N° 63 DÉCEMBRE 1924.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'attrait souverain du Christ en Croix

Nous avons vu Notre-Seigneur vivant parmi les hommes se gagner leur sympathie, les entraîner à sa suite, les transformer peu à peu à son image (1). Mais c'est par sa mort douloureuse qu'il devait achever de conquérir les cœurs. Après le martyre de Jésus sur la croix, ceux qui l'aimaient s'attachèrent à lui davantage et des âmes jusque-là insensibles se sentirent enfin remuées à ce spectacle. Notre-Seigneur connaissait d'avance ce résultat et il y puisait au besoin le réconfort nécessaire pour affronter l'heure terrible. « Mon âme est troublée, avoue-t-il quelques jours avant sa Passion. Que dirai-je? Dirai-je : Père, sauve-moi de cette heure? Mais c'est pour cela que je suis venu. Père, glorifie ton nom... Et moi quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi (2). »

Longtemps à l'avance Jésus prédit clairement sa Passion à ses disciples. Il voulait fortifier peu à peu, en face de

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, avril 1924, p. 21, et novembre, p. 135.
(2) *Joan.* XII, 27-28.

cette perspective effrayante, l'affection qu'ils avaient conçue pour lui et les rendre capables de le suivre par amour jusque dans la mort.

Quelle émotion ce fut pour eux lorsque leur Maître tant aimé leur annonça soudain le terrible drame ! On était à Césarée de Philippe. Pierre venait de déclarer ouvertement sa conviction : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Jésus était heureux. Le Maître voyait que ses disciples l'avaient enfin compris. De tout cœur il félicita Simon Pierre. Puis, sur-le-champ il commença la seconde grande leçon qu'il voulait leur apprendre. Au moment même où leur imagination rêvait pour lui et pour eux de gloire terrestre, il leur déclara sans ambages que tout au contraire sa qualité de Messie et de Fils de Dieu le vouait à la douleur et que ses amis devaient la partager avec lui. C'était nécessaire. « Il le faut, dit-il, il faut que le Fils de l'homme, — car le titre de Fils de Dieu ne lui enlève pas cette autre appellation, — il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup ! » Et tout de suite il énonce hardiment en quoi consisteront ces souffrances. D'abord il doit être rejeté par le conseil suprême, par tout ce qui compte dans la nation : la noblesse laïque, les docteurs de la Loi et les grands prêtres. Anciens, scribes et pontifes seront d'accord pour se défaire de lui. Et ce sera la mort, la mort violente... Pierre bondit à ce coup imprévu. Il tire Jésus à part, et le tenant affectueusement par le bras, il lui fait des remontrances. Croyant à une crise de découragement, il reproche à son Maître de se laisser aller ainsi devant tous, au risque de les scandaliser. Ils sont si faibles encore, les autres. Et puis, il n'y a pas lieu d'avoir de tels pressentiments : « Seigneur, il n'est pas possible qu'un pareil sort vous soit réservé. » Touchante démarche ! Paroles dictées par un cœur si aimant ! Jésus le sent très bien. Mais cet amour ne suffit plus. Il est trop humain, trop naturel. D'un mouve-

ment brusque le Maître se retourne. Et c'est devant tous, parce que tous partagent l'impression de Pierre, qu'il s'écrie : « Arrière, Satan ! Tes sentiments ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux des hommes. » Et, appelant la foule en même temps que les disciples, il leur dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » Bref, les disciples doivent être prêts à sacrifier leur vie avec Jésus et pour lui.

Six jours plus tard, la grande scène de la Transfiguration survient heureusement pour arracher Pierre, Jacques et Jean au scandale où cette prédiction les a jetés. Tandis que Moïse et Élie apparaissent près de Jésus et s'entretiennent de cette Passion qu'il va souffrir à Jérusalem, la voix du Père céleste retentit au-dessus de lui : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le. » Malgré tout, la mort de Jésus leur paraît encore une chose inadmissible. La réponse que Pierre s'est attirée naguère leur reste trop présente pour qu'ils s'y exposent encore. C'est par des détours cette fois qu'ils essaient d'obtenir quelque éclaircissement (1).

Bientôt ils n'oseront plus rien dire, et ils écouteront, silencieux et tout tristes, le Maître qui reprendra ses avertissements : « Le Fils de l'homme est abandonné aux mains des hommes, — oui, c'est chose faite déjà, c'est décrété par Dieu, — et ils le tueront (2). »

Mais si les disciples ne comprennent guère qu'un tel sacrifice puisse convenir au Messie, du moins leur cœur s'attache à Jésus plus fortement depuis qu'ils pensent à cette mort effroyable. Eh bien ! oui, ils l'affronteront en sa compagnie, s'il le faut. « Allons, et mourons avec Lui ! » s'écrie Thomas un jour que la prédiction du Christ semble devoir se réaliser (3).

(1) *Marc.* IX, 11.
(2) *Marc.* IX, 31-32.
(3) *Joan.* XI, 16.

Enfin voici que l'on monte décidément à Jérusalem. Marc nous a décrit en quelques traits ce tableau émouvant (1). « Jésus marchait devant eux. Et ils étaient troublés, et ceux qui suivaient avaient peur. » Prenant de nouveau les douze auprès de lui, il leur détaille à l'avance toute sa passion : il va être trahi et livré aux princes des prêtres et aux scribes. Le grand conseil de la nation le condamnera à mort. Et puis, sort plus dur que la mort même pour celui qui voulait sauver son peuple, on l'abandonnera aux gentils. Ces gentils exécrés se moqueront de lui, cracheront sur lui, le flagelleront. Enfin il sera crucifié. Tels sont les actes successifs de ce drame terrible à la fin duquel Jésus faisait entrevoir sa glorieuse résurrection. — « Vous, qui voulez partager ma gloire, Jacques et Jean, vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice de douleur que je dois boire? Pouvez-vous être plongés dans les flots de cette angoisse que je viens d'évoquer devant vous? » Ils répondirent avec un beau courage qui montre que les cœurs ont fait du chemin depuis le scandale de Pierre : « Nous le pouvons! »

Pierre partage maintenant cette ardeur, si même il ne la dépasse. Écoutez plutôt ce dialogue après la dernière cène (2). Jésus leur dit : « Vous serez tous démoralisés, car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées. Mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » Or Pierre lui dit : « Quand même tous seraient démoralisés, du moins pas moi. » Et Jésus lui dit : « En vérité, je te le dis, que toi-même, aujourd'hui, cette nuit, avant qu'un coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. » Mais il n'en disait que plus fort : « Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point. » Et

(1) *Marc.* x, 32 ss.
(2) *Marc.* xiv, 27 ss.

tous en disaient autant, ajoute l'évangéliste. Nous sommes mal venus maintenant à blâmer la présomption de Pierre et de ses compagnons. Jésus, qui comprenait mieux dans quelles circonstances déconcertantes ils allaient se trouver jetés, n'a pas mêlé le moindre reproche à sa prédiction. Au contraire, il regardait avec complaisance ces pauvres enfants qui l'aimaient tant. C'est vrai qu'ils vont être mis en déroute tout à l'heure. Malgré tout ils ne mentent pas en protestant, comme ils le font, de leur amour que la perspective du danger couru par leur Maître a rendu si vif et si généreux.

*
* *

Le temps passe. Maintenant ce n'est plus comme le pressentiment d'un malheur lointain et peut-être évitable que la Passion se présente. La voici qui commence à se dérouler sous les yeux des apôtres, éveillant dans leur cœur une compassion où leur amour s'alimentera toute leur vie. La pensée de tout ce que Jésus aura souffert avant de disparaître du monde sera pour leur cœur et le nôtre qu'ils ont évangélisé un perpétuel stimulant, car la pitié a une puissance incomparable pour susciter dans le cœur humain l'attachement ou la tendresse. Que d'amitiés elle a nouées ou rendues plus intimes! Heureux quand ces affections s'accordent avec celles de Jésus et quand la souffrance du divin Maître nous touche plus que toute autre! Mais, hélas! combien de gens compatissent facilement à la peine du premier venu rencontré sur le chemin, combien même s'émeuvent à voir maltraiter quelque pauvre animal, tandis que leur cœur reste froid à la lecture de la Passion de Notre-Seigneur! Prenons garde que l'accoutumance ne finisse par émousser chez nous aussi la compassion aux douleurs du Christ.

Jésus, suivi de ses disciples, est sorti du Cénacle. Il a traversé le Cédron. Il entre dans le petit domaine planté d'oliviers où il avait l'habitude de se retirer. « Asseyez-vous ici, dit-il aux siens, pendant que j'irai là pour prier. » D'un geste il montre l'endroit de l'oliveraie où il va s'enfoncer. Les disciples étaient accoutumés à le voir s'écarter ainsi pour prier seul dans la nuit. Mais ce soir-là il prend trois d'entre eux pour l'accompagner. Ce sont ceux-là mêmes qu'il a emmenés avec lui sur le Thabor. Les témoins de sa transfiguration se trouvent mieux armés que les autres pour supporter sans scandale le spectacle de son agonie. Mais pendant qu'il s'éloigne avec eux, l'effroi se peint sur ses traits et semble paralyser ses membres. Tout surpris, les disciples le regardent. Est-ce lui qu'ils ont vu naguère encore raffermir son visage pour monter à Jérusalem et s'engager intrépidement dans la voie douloureuse? En ce moment il paraît incapable de réagir, il est tout désemparé. Sur un ton tragique, il en fait lui-même la confidence : « Mon âme est triste à en mourir... Demeurez ici et veillez avec moi. » A veiller près de lui, ses trois meilleurs amis lui apporteront un peu de réconfort. Il y compte. De nouveau cependant, il éprouve le besoin d'être seul. Ce sont bien là les oscillations d'une âme qui souffre, et qui recherche tour à tour, ou même à la fois, de la compagnie et de la solitude. Se séparant de ses disciples, il s'avance sous les arbres à la distance d'un jet de pierre. A la clarté de la lune, les trois témoins, silencieux, étreints par l'émotion, l'aperçoivent qui tombe littéralement sur ses genoux et se prosterne le visage contre terre. Dans cette attitude il prie à voix haute. Toute leur vie ils garderont le souvenir de cette supplication angoissée et des mots avec lesquels Jésus implorait son Père de lui épargner, si possible, l'heure redoutable. Saint Marc reproduit fidèlement ces cris poignants, ces paroles brisées qu'il avait entendu répéter par

saint Pierre : « Abba! Père! tout t'est possible; éloigne de moi ce calice;... mais pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » Quelle violence la volonté humaine du Christ doit s'imposer à cette heure terrible pour accepter la volonté divine dont il a fait sa nourriture quotidienne!

Pour le moment, les trois disciples restent là-bas, tristes, accablés de voir celui dont la puissance éclatait jadis à leurs yeux par tant d'œuvres miraculeuses, et par une si magnifique possession de lui-même, réduit maintenant à cette extrémité. C'est vraiment la faillite de tous les espoirs messianiques qu'ils avaient fondés sur lui. Saint Luc, l'évangéliste-médecin, explique par cette tension nerveuse elle-même l'engourdissement, la torpeur où ils tombent peu à peu. Quand au bout d'une heure environ Jésus revient vers ses trois disciples préférés, pour chercher près d'eux un peu de consolation, il les trouve endormis. « Simon, tu dors? Tu n'as pas pu veiller une heure? » Saint Pierre, racontant cette scène aux fidèles, ne craignait pas de répéter ce reproche personnel du divin ami qu'il avait si douloureusement déçu. Et saint Marc, fidèle écho de son maître, a redit textuellement la parole sévère, tandis que l'apôtre saint Matthieu l'a un peu atténuée en adressant le reproche à tous sans insister spécialement sur Simon. Interprète encore plus indulgent, saint Luc a cherché pour les apôtres une excuse dans leur tristesse même. Mais saint Pierre, lui, ne se pardonnait pas ce lâche abandon, et il travaillait depuis lors à le réparer par un amour fervent que le souvenir de Gethsémani excitait sans relâche. Combien d'âmes chrétiennes ont eu à cœur de continuer sa réparation et de donner à Jésus cette heure de veille qu'il désirait, l'heure sainte où dans la compassion s'avive leur amour pour lui!

« Veillez donc, dit Jésus, et priez, vous aussi, afin de ne pas succomber à la tentation. Car l'esprit est prompt,

mais la chair est faible. » Quand le corps est en péril, l'âme troublée oublie facilement ses belles promesses, si Dieu ne vient à son secours. Il faut donc prier Dieu. Quelle pensée inspire à Jésus cette recommandation? C'est évidemment la prévision de l'épreuve à laquelle ses disciples vont bientôt succomber, eux qui naguère protestaient si haut de leur absolu dévouement; c'est aussi l'expérience qu'il vient de faire lui-même, lui qui autrefois envisageait sa Passion avec tant d'intrépidité, et qui maintenant tremble de la sentir imminente et d'en considérer dans le détail toutes les tortures et toutes les ignominies.

Jésus met son conseil en pratique. Il s'écarte de nouveau et recommence à prier. C'est la même supplication, mais l'abandon à la volonté du Père y est plus accentué que la première fois : « Mon Père, si ceci ne peut passer sans que je le boive, que ta volonté soit faite! » L'acquiescement à la volonté divine n'empêche pas que la nature ne continue de souffrir. Et c'est une véritable agonie, note saint Luc. Hélas ! Quand Jésus revient près de ses amis, il les trouve qui dorment encore. « Leurs yeux étaient appesantis, dit saint Marc, et ils ne savaient que lui répondre. »

Jésus, se voyant abandonné, seul sur la terre en sa douleur, s'éloigne de nouveau pour se tourner uniquement vers le ciel. Un ange en descend alors qui encourage le divin agonisant. Il avait un véritable besoin de ce réconfort, car sa peine était si cruelle, l'angoisse de son âme mettait son corps dans un tel état d'épuisement qu'une sueur de sang le couvrait et tombait en grosses gouttes sur la terre. Ce dernier détail est propre à saint Luc. Les trois témoins du drame ont pu voir la sueur sanglante sillonner le visage de Jésus. Mais j'imagine aussi facilement que des saintes femmes, à qui l'on avait raconté la scène du jardin des Oliviers, allèrent visiter au plus tôt cet endroit où Jésus avait tant souffert. Avec quelle émotion

elles découvrirent que le sol était encore marqué de taches rouges ! Elles le racontèrent plus tard à l'évangéliste qui les interrogeait sur Jésus.

Entre l'agonie de Gethsémani et celle du Calvaire, une nuit et un jour s'écoulèrent durant lesquels le Maître aimé fut livré aux pires traitements, cerné par une tourbe de gens sans aveu que l'on avait réunis pour ce mauvais coup, saisi par eux et conduit devant les tribunaux comme un malfaiteur, abandonné entre les mains des valets qui, donnant libre cours à leurs bas instincts, se mirent à cracher sur lui, à le souffleter, que sais-je encore? Saint Luc n'ose pas raconter tous les outrages qu'on lui infligea ; et cela dura jusqu'au matin. Puis ce fut le va-et-vient de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, de Hérode à Pilate. Celui-ci ordonna la terrible flagellation. Sous les coups des fouets armés de balles de plomb, la chair de Jésus fut sillonnée en tous sens, son sang jaillit par mille blessures. Ensuite la soldatesque romaine, imitant les valets des pontifes, fit de la douce victime l'objet de sa risée. On le déguisa en roi de théâtre avec une couronne d'épines et un sceptre de roseau. Enfin, quand on fut lassé de ce jeu, on le conduisit hors de la ville, sur le Golgotha, pour mettre à exécution la sentence de mort. Comme il s'avançait, traînant avec peine sa lourde croix, au milieu des insultes de la foule, son noble visage couvert de souillures, des femmes qui l'avaient connu et vénéré, l'apercevant maintenant dans cet état, éclatèrent en sanglots et se frappèrent la poitrine.

Bientôt le terrible drame s'achevait. « Ils le crucifièrent », disent les quatre évangélistes, sans donner plus de détails sur le supplice. Ce mot seul était pour leurs premiers lecteurs toute une évocation. On connaissait le poteau avec sa traverse, madrier plus ou moins rugueux fait d'un bois quelconque, et l'on avait vu maintes fois,

cloué dessus par les quatre membres, un grand corps humain étendu et pendant : un brigand d'ordinaire ou quelque vaurien... C'est sous un tel aspect que les premiers chrétiens devaient se représenter leur Christ adoré quand ils se disaient ces simples mots : « Ils le crucifièrent. » Et leur cœur était tout ému rien que d'y songer. Même des âmes qui jusque-là avaient été indifférentes à Jésus furent enfin touchées. Ne vit-on pas l'un des deux bandits crucifiés près du Maître oublier ses propres tourments pour s'apitoyer sur le sort de Notre-Seigneur? Tandis que l'autre blasphémait en disant : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous aussi », le premier, prenant la parole pour le faire taire, lui dit : « Tu n'as donc pas même la crainte de Dieu, toi qui endures le même supplice? Et pour nous c'est justice, car nos actes avaient mérité le châtiment que nous recevons. Mais il n'a rien fait de mal. » Ah! non, vraiment ce n'était pas sa place à lui!

Qu'étaient-ce pourtant que toutes ces souffrances corporelles, au prix de la détresse infinie de l'âme de Jésus? Oh! le cri effrayant que les saintes femmes, et saint Jean et la divine Mère entendirent, qu'ils durent répéter si souvent avec émotion et que les évangélistes nous ont conservé tel qu'il sortit de la bouche du Crucifié : « Eloï, Eloï, lama sabaktani? » ce qui signifie : « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Angèle de Foligno avait bien raison de déclarer après une de ses visions : « Tout ce qu'on dit de cette Passion, tout ce qu'on raconte, tout cela n'est rien auprès de ce qu'a vu mon âme. Et je ne peux pas beaucoup plus que les autres la dire comme je l'ai vue. J'ai vu, dans ma vision trois fois épouvantable, que la Mère des douleurs, bien qu'elle ait plongé dans la Passion plus à fond que tout autre saint, plus à fond que le disciple aimé, j'ai vu de mille manières qu'elle est inca-

pable de raconter la chose comme elle est; le disciple très aimé en est incapable aussi. Et si quelqu'un me racontait la Passion telle qu'elle fut, je lui répondrais : C'est toi, c'est toi qui l'as soufferte! (1) »

Après cela oserions-nous demeurer insensibles? C'est pour toucher enfin notre cœur que Jésus a tant souffert. De fait, à supposer même que Dieu eût voulu exiger une réparation parfaite de nos fautes, une seule larme, la moindre peine endurée par le Verbe fait chair suffisait à expier tous nos crimes. Car la personnalité divine du Rédempteur donne une valeur infinie à chacun de ses actes. Mais dans ces conditions l'homme n'eût pas assez senti à quel point Dieu l'aimait, dit saint Thomas d'Aquin, l'homme n'eût pas été suffisamment pressé de l'aimer à son tour (2). « Et Dieu a préféré qu'il lui en coutât une telle passion plutôt que de laisser à l'homme quelque prétexte à son odieuse ingratitude, — c'est saint Bernard qui parle ainsi. — Que disait l'homme créé par Dieu et demeuré ingrat? J'ai été créé sans mérite de ma part, il est vrai, mais mon créateur n'a pas eu la plus petite difficulté, ma création ne lui a coûté aucun labeur. Il a dit, et j'ai été, comme tout le reste du monde... Ainsi l'impiété humaine prétendait justifier son ingratitude et excuser ses péchés. Mais voici de quoi fermer la bouche à ces iniques discoureurs. Il apparaît plus clair que le jour maintenant combien Dieu s'est dépensé pour toi, ô homme. Le Maître souverain a daigné se réduire en esclavage, de riche il est devenu pauvre, le Verbe s'est fait chair, et le Fils de Dieu, fils de l'homme. Souviens-toi désormais que si tu as été créé de rien, ce n'est pas de rien que tu as été racheté... Oh! que de peines il a supportées! Aux besoins corporels,

(1) *Le livre des visions et révélations de la Bienheureuse Angèle de Foligno*, ch. xxx.

(2) III^a^, qu. 46, a. 3, primo.

aux embûches de ses ennemis n'a-t-il pas ajouté l'ignominie de la croix et mis le comble à tout par les horreurs de sa mort? Oui, c'est ainsi, c'est ainsi, ô Seigneur, que vous nous avez sauvés! (1) »

Il nous a sauvés doublement. D'abord en payant notre rançon. Mais à quoi cela eût-il servi si notre cœur n'en avait pas profité? Il nous a sauvés complètement en faisant naître et en stimulant par la compassion l'amour divin dans notre cœur. Des pécheurs, après toute une vie criminelle, ont été convertis par un regard sur le crucifix. Le premier exemple nous en est fourni par le brigand du Calvaire à qui Jésus a répondu : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. » Et que d'âmes tièdes sont devenues ferventes grâce à la pensée des douleurs de Jésus! Citons seulement sainte Thérèse : « Il arriva un jour, dit-elle, qu'entrant dans un oratoire, j'aperçus une image de Jésus-Christ couvert de plaies, qui se trouvait là pour être exposée dans une fête prochaine. Elle était si touchante, c'était une représentation si vive de ce que Notre-Seigneur endura pour nous, qu'en voyant le divin Maître dans cet état, je me sentis profondément bouleversée. Au souvenir de l'ingratitude dont j'avais payé tant d'amour, je fus saisie d'une si grande douleur qu'il me semblait sentir mon cœur se fendre. Je tombai à genoux près de mon Sauveur, en versant un torrent de larmes, et je le suppliai de me fortifier enfin de telle sorte que je ne l'offense plus désormais (2). »

* * *

Dans le cœur de sainte Thérèse comme dans le nôtre,

(1) S. Bernard, *Sermones in Cantic.*, xi, 7.
(2) *Vie*, ch. ix.

lorsque la passion nous émeut, il y a plus que de la pitié. Un autre sentiment nous pénètre presque aussitôt : c'est le repentir. Les souffrances de Jésus ont fait naître dans l'humanité une contrition vive que l'on n'avait pas connue jusque-là.

Cependant depuis toujours Dieu était en droit de la réclamer, cette contrition. De quel crime en effet tout pécheur ne se rend-il pas coupable ! En commettant de propos délibéré un acte gravement contraire à l'ordre de Dieu, le pécheur lui dénie une sagesse assez haute pour dicter des lois, il refuse de lui reconnaître une puissance souveraine sur les créatures, il ravale sa bonté infinie au-dessous d'un misérable plaisir, il lui dit pratiquement : « Pour moi vous ne comptez pas, je vous considère comme inexistant. » Rares, heureusement, sont les hommes assez pervertis pour proférer de tels blasphèmes. Mais que nous le voulions ou non, chaque fois que nous commettons vraiment un péché mortel, notre acte prend cette signification. Il irait, si c'était possible, jusqu'à salir l'honneur divin, jusqu'à causer du mal à l'Être infiniment bon, jusqu'à supprimer Dieu.

Il est difficile à l'homme de prendre réellement conscience de cette vérité, et par conséquent de ressentir profondément la contrition, ce brisement d'un cœur qui souffre d'avoir traité Dieu de la sorte. Mais voici la grande ressource qui désormais nous est offerte. Regardons Jésus. En lui Dieu s'est mis à notre portée et nous nous sommes liés d'une amitié très douce. En péchant, c'est lui maintenant que nous renions, lui que nous offensons. Oui, regardons Jésus. Parce que en lui Dieu est devenu capable de souffrir et de mourir, il souffre effectivement, il meurt de nos péchés. Allons-nous le considérer d'un œil sec et le cœur froid ? Tout à l'heure Jésus nous apitoyait. Nous pleurions de le voir en un tel état. Eh bien ! c'est nous qui l'avons réduit à cette extrémité.

« Je ne connais pas cet homme », disait Pierre, tandis que Jésus comparaissait devant le Sanhédrin. Et quelques instants après, rien que de voir passer son Maître et de sentir son regard se poser sur lui, Pierre se lève, le cœur bouleversé. Devant tous ces valets qui le dévisagent, il n'a pas honte d'éclater en sanglots. Il s'en va, mais le remords le poursuit, il ne cesse de répéter machinalement cette parole qui tout à l'heure s'échappa de ses lèvres : « Je ne connais pas cet homme ! » Oh ! Pierre ! Tu as pu prononcer un tel mot ! Et Pierre pleure comme il n'avait jamais pleuré, comme personne peut-être n'avait pleuré jusque-là. C'était le repentir chrétien qui faisait son apparition dans le monde. La pensée d'avoir renié Jésus suscitait au fond du cœur de l'homme des sentiments que l'idée d'avoir méconnu Dieu ne pouvait y produire avec une telle intensité.

Quelques jours après la Passion, lorsque Jésus ressuscité se manifeste au bord du lac de Tibériade, et que Jean s'écrie : « C'est le Seigneur », Pierre se précipite de la barque pour le rejoindre, et Jésus lui ayant demandé avec insistance, jusqu'à trois fois : « M'aimes-tu ? vraiment ?... plus que ceux-ci ?... » Pierre attristé en songeant à ses anciennes protestations d'amour suivies d'un triple reniement, le pauvre Pierre admettant bien que l'on doute de lui, mais sûr méanmoins de son sentiment profond et désormais inébranlable, répond : « Vous savez tout, vous voyez le fond de mon cœur, vous savez bien que je vous aime ! »

Autant que Pierre, et plus encore peut-être, Madeleine pleurait sur le calvaire, affaissée au pied de la croix où le Seigneur agonisait. Au lieu de se révolter contre les bourreaux, elle s'en prenait à elle-même et à ses fautes. A considérer son Maître réduit en l'état prédit par Isaïe : « Nous l'avons vu, il n'avait plus ni forme ni beauté... », elle pou-

vait poursuivre, comme le prophète : « Il a été transpercé à cause de nos péchés, brisé à cause de nos iniquités... et c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris... Dieu a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous (1). » Les yeux de Jésus, qui la fixaient du haut de la croix, semblaient lui dire en un seul regard tout ce qu'entendra un jour Angèle de Foligno : « J'ai satisfait, j'ai porté ta pénitence, j'ai souffert horriblement. Pour toutes ces peintures et ces onguents qui ont déshonoré ta tête, la mienne fut tirée par la barbe, dépouillée de cheveux, percée d'épines, frappée à coups de roseau, ensanglantée, moquée, méprisée jusqu'au couronnement.

« Tu te peignais les joues pour les montrer à des hommes malheureux et mendier leurs faveurs; sois tranquille : ma face a été couverte par les crachats de ces misérables; elle a été déformée et gonflée de leurs soufflets; elle a été cachée sous un voile honteux. Tu t'es servie de tes yeux pour regarder en vain, pour regarder ce qui nuit, pour te réjouir contre Dieu; mais les miens ont été voilés, ils ont été noyés dans mes larmes d'abord, et dans mon sang ensuite. Le sang qui coulait de ma tête les aveuglait.

« Pour les crimes de tes oreilles, qui ont entendu l'inutile et le mauvais, et qui ont pris plaisir dans les paroles nuisibles, j'ai fait l'épouvantable pénitence qui a fait pénétrer en moi une tristesse abondante et immense. J'ai entendu les fausses accusations, les paroles dénigrantes, les insultes, les malédictions, les moqueries, les rires, les blasphèmes, la sentence de mort portée par le juge inique, et les pleurs de ma mère! J'ai entendu sa compassion. Tu as connu les plaisirs de la gourmandise, et tu as même abusé des choses qu'on boit; mais j'ai eu la bouche desséchée par la faim, la soif et le jeûne. On m'a présenté le fiel

(1) *Is.* LIII, 4-6.

et le vinaigre. Tu as médit, tu as calomnié, tu t'es moqué, tu as blasphémé, tu as menti, et menti jusqu'au parjure. Ce n'est pas tout. Tu as fait autre chose ; mais j'ai gardé le silence devant les juges et les faux témoins, et mes lèvres closes ne m'ont pas excusé. Ton odorat n'est pas pur : tu te souviens de certains plaisirs dus à de certains parfums ; mais j'ai senti l'odeur infecte des crachats ; je les ai supportés sur ma face, sur mes yeux, sur mes narines.

« Ton cou s'est agité par les mouvements de la colère, et de la concupiscence, et de l'orgueil ; souviens-toi qu'il s'est dressé contre Dieu. Mais le mien a été frappé et meurtri par les soufflets. Pour les péchés de tes épaules, les miennes ont porté la croix. Pour les péchés de tes mains et de tes bras, qui ont fait ce que tu sais bien, mes mains ont été percées de gros clous, fixées au bois, et j'étais suspendu par elles, et elles supportaient mon corps. Pour les péchés de ton cœur, où se sont déchaînées la haine, l'envie et la tristesse, de ton cœur possédé par la concupiscence et par l'amour mauvais, le mien a été percé d'un coup de lance, et c'est de ma blessure qu'a coulé ton remède, l'eau pour éteindre le mauvais feu, le sang pour la rédemption des colères et la rédemption des tristesses. Pour les péchés de tes pieds, pour les danses inutiles, pour leurs marches lascives, pour leurs courses vaines, les miens, qu'on aurait pu attacher seulement, ont été percés et cloués à la croix (1). »

Comprenant de plus en plus à quel point tout cela est vrai, Madeleine, vivant symbole de la contrition chrétienne, ne cessera d'embrasser la croix et de pleurer ses péchés.

Dieu l'avait prédit par l'un de ses prophètes : « Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusa-

(1) *Le livre des visions et instructions de la Bienheureuse Angèle de Foligno*, ch. xxxv (trad. Hello).

lem un esprit de grâce et de prière ; et ils lèveront les yeux vers moi qu'ils ont percé, et ils éclateront en sanglots ; et ils pleureront comme une mère pleure sur son fils unique (1). »

Jusqu'à la fin du monde la prophétie s'acccomplira. Cloué sur cette croix qui ne cessera de dominer l'univers, Jésus verra des foules innombrables, rois et mendiants, pêle-mêle, s'arrêter en passant pour considérer sa douleur. Et le cœur brisé de repentir ils tomberont à ses pieds en lui demandant pardon. Et puis se sentant absous, ils se jetteront dans ses bras qui semblent grand ouverts pour les accueillir, ils approcheront leur front de sa tête inclinée tout exprès pour leur donner un baiser, ils chercheront un asile dans la blessure de son sacré cœur.

Ces sentiments ont inspiré à l'âme chrétienne ses chants les plus beaux et les plus poignants.

Voici à titre d'exemple quelques stances d'une prière rythmée qui s'adresse à Jésus sur le Calvaire. Ce n'est qu'un fragment d'une immense littérature du même genre, et souvent anonyme, que le moyen-âge nous a léguée.

« Je te salue, Sauveur du monde, je te salue, cher Jésus...

« Les clous de tes pieds, les plaies cruelles et les empreintes douloureuses, je les embrasse avec amour, effrayé de te voir en cet état qui me rappelle les coups que tu as reçus.

« Tes plaies rouges et tes blessures si profondes, fais qu'elles se gravent dans mon cœur, afin que je sois percé avec toi, t'aimant de toutes manières.

« Doux Jésus, Dieu bon, je crie vers toi, tout pécheur que je suis. Montre-toi miséricordieux pour moi, et, bien que je sois indigne, ne me repousse pas de tes pieds sacrés.

(1) *Zach.* XII, 10.

« Debout sur cette croix, regarde-moi de là-haut, ô mon bien-aimé. Attire-moi tout à toi, dis-moi nettement : Je te guéris, je te pardonne tout.

« Voici que, dans mon amour pour toi, je t'embrasse en rougissant, à toi je m'applique, tu sais bien pourquoi, mais supporte-le, ne dis rien.

« De ce que je fais, ne sois pas offensé : je voudrais, souillé et malade comme je suis, que ton sang qui coule ici partout me lave et me guérisse, si bien que je reste sans tache.

« O cœur du souverain Roi, quel amour t'entraînait, quelle douleur te torturait quand tu t'épuisais tout entier pour te donner à nous et nous tirer de la mort?

« Du fond de mon cœur je crie vers toi, doux cœur, car je t'aime, penche-toi vers mon cœur, afin qu'il puisse s'unir à toi, cœur contre cœur (1). »

(1) Cette pièce est imprimée à la suite des œuvres de saint Bernard. Dans l'édition de Mabillon, Paris, 1690, vol. II, p. 899.

On retrouve comme un écho harmonieux de ces strophes dans un poème émouvant que ce pauvre pécheur de Verlaine composa lorsqu'il devint « sage » :

Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains! Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne
A n'aimer en ce monde amer, où la chair règne,
Que ma chair et mon sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert comme c'était écrit?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis?...

J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme.
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.

*
* *

Quand Jésus pour la première fois prédit sa Passion à ses apôtres, il leur déclara aussi que quiconque l'aimait devait le suivre dans son sacrifice. Cette déclaration ne les épouvanta pas moins que la prédication précédente ne les avait scandalisés. Mais peu à peu leur pensée s'y accoutuma. Après sa Passion, Jésus put même adresser à Pierre, qui l'écouta sans frémir, les paroles que voici : « Lorsque tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais. Quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne veux pas. » Il disait cela, écrit saint Jean, pour faire connaître par quel genre de mort Pierre devait glorifier Dieu. Les deux bras étendus et le corps attaché : c'était le supplice de la croix. Et après avoir ainsi parlé, Jésus ajouta : « Suis-moi!.. Suis-moi jusque dans la mort (1). » Au moment de mourir, Pierre, se jugeant indigne de rendre l'âme, le front haut, comme son Maître, demanda seulement qu'on le crucifiât la tête en bas.

L'apôtre saint André, le frère de saint Pierre, condamné au même supplice, exultera en apercevant le gibet dressé

Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour monte toujours comme une flamme.

Vous la source de paix que toute soif réclame,
Hélas ! Voyez un peu tous mes tristes combats !
Oserai-je adorer la trace de vos pas
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?...

Tendez-moi votre main que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade.
Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible ? Un jour pouvoir la retrouver
Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
La place où reposa la tête de l'apôtre ?...

(1) *Joan.* XXI, 18-19.

pour lui : « Salut, ô croix consacrée par le corps du Christ, sur laquelle ses membres ont brillé comme des perles! Avant que mon Maître eût été attaché à ton bois, tu inspirais une crainte terrestre; mais maintenant tu n'inspires plus qu'un céleste désir. Tu n'as que des récompenses pour celui qu'on attache à tes bras; les fidèles savent quelles grâces tu procures, quels dons tu prépares; tranquille et joyeux, je viens à toi, reçois-moi dans l'allégresse et le triomphe, moi le disciple de Celui qui fut attaché sur toi. C'est pour cela que je t'ai toujours aimée, que toujours j'ai désiré t'embrasser. O croix bienheureuse, magnifiquement embellie par les membres du Seigneur; toi si ardemment désirée, recherchée par tant de veilles, enlève-moi du milieu des hommes pour me rendre à mon Maître; c'est par toi qu'il m'a racheté, qu'il me reçoive aussi par toi (1). »

Une foule innombrable de martyrs s'avance à la suite des apôtres sur les traces du Christ. « C'est maintenant que je commence à être un vrai disciple », écrit l'un des plus célèbres, saint Ignace d'Antioche, tandis qu'on le conduit à Rome pour y être livré aux bêtes. « Le monde et ses royaumes ne me sont rien. Mieux vaut pour moi mourir en Jésus-Christ que régner sur toute la terre... Laissez-moi reproduire la Passion de mon Dieu. Si quelqu'un le porte en son cœur, il comprendra ce que je veux... Mon amour est crucifié et il n'y a plus en moi d'ardeur pour la matière (2). » Ceux-là réalisaient à la lettre le précepte que Jésus avait donné dès le début et dont saint Ignace faisait évidemment l'objet de ses méditations : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car celui qui

(1) Dom Leclercq, *Les Martyrs*, t. I, p. 183-184.
(2) Lettre de saint Ignace d'Antioche aux Romains.

voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera. Car que sert à l'homme de gagner le monde entier et de se perdre lui-même (1)? »

Tous les vrais disciples « portent leur croix » au moins dans le sens figuré, tous veulent dans leur amour pour Jésus s'associer à son sacrifice, tous pensent ce que l'un d'eux dira si bien : « Seigneur, l'éclat de ce monde pâlit devant les beautés de votre visage... Ses joies ne sont plus que les épines perfides qui ont entouré votre front... Nous vous sacrifions tout, et c'est peu, car nous donnons ce que nous ne pourrions garder, ce que nous avons cessé d'aimer (2). » A ces vrais disciples, il ne suffit pas de quitter les joies défendues, il ne suffit pas d'accepter patiemment les épreuves de la vie. Non contents de se résigner aux peines inévitables, ils en recherchent d'autres, ils en inventent. Ce leur est un besoin d'expier eux-mêmes les péchés qu'ils ont commis et pour lesquels Jésus est mort quoique innocent. Car leur âme droite sent d'instinct que pour rétablir l'équilibre moral il faut souffrir dans la mesure même où l'on a abusé des jouissances.

Leur but est aussi, songeant à tant d'autres qui ne vivent que pour rechercher les joies mauvaises, de se sacrifier avec Jésus pour les pécheurs : « Je complète, disait saint Paul, ce qui manque à la Passion du Christ, pour son Église (3). »

Mais ils veulent par-dessus tout témoigner à Jésus leur amour. Toute affection profonde a besoin de donner de ces gages douloureux. L'amour de Dieu encore plus que les autres, car quand il s'agit d'un bien-aimé tel que celui à qui possède tout, le cœur humain ne voit pas d'autre

(1) *Marc.* VIII, 34-36.
(2) NEWMAN, *Les deux mondes* (poème).
(3) *Coloss.* I, 24.

hommage à lui présenter. « Je me disais en moi-même, écrit M. Olier : Seigneur, je ne puis vous témoigner mon amour qu'en souffrant. Hélas! Seigneur, le moyen que je vive si je ne vous témoigne mon amour! Le souffrir vous en donnera l'assurance (1). » Sainte Thérèse écrit, de son côté : « Notre-Seigneur me fit connaître alors le prix immense des peines et des persécutions que l'on souffre pour son service; car, sans parler de tant d'autres précieux avantages que j'en retirais, je vis dès cette époque mon amour pour Dieu prendre des accroissements tels, que j'en étais saisie d'étonnement; et voilà l'origine de ce désir des souffrances que je ne puis maîtriser (2). » En attendant le bonheur suprême qui est de voir Notre-Seigneur après la mort, « il me semble que souffrir est la seule raison de l'existence, et c'est ce que je demande à Dieu avec le plus d'ardeur. Je lui dis quelquefois du fond de mon âme : Seigneur, ou mourir ou souffrir! Je ne vous demande pas autre chose (3). » Et saint François d'Assise, rentrant un soir avec Frère Léon, disait : « Quand nous arriverons à Sainte-Marie-des-Anges, bien mouillés, transis de froid, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte, si le portier nous chasse comme des fainéants importuns, nous accable d'injures, nous donne tant de coups de bâton qu'il nous couvre de plaies, et si nous supportons toutes ces choses avec joie, dans la pensée que nous devons participer aux souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ, ô Frère Léon! crois-le bien, c'est là que se trouve la joie parfaite (4). » Ajoutons, dût le monde en être stupéfait, que tous les saints sont du même avis.

Entre toutes les douleurs, ces âmes aiment et recher-

(1) H. Joly, *Psychologie des saints*, p. 182.
(2) *Vie par elle-même*, ch. xxxiii.
(3) Ibid., ch. xl.
(4) *Fioretti*, ch. viii.

chent de préférence celles qui les rendent conformes à Jésus. Leurs sanglantes disciplines ne font que reproduire la flagellation du Prétoire. Sainte Catherine de Sienne se couronnait d'épines. Sainte Rose de Lima se serrait le front sous son voile avec un bandeau de fer armé intérieurement de pointes aiguës qui la torturaient sans cesse. Cette aimable sainte, la première fleur mystique et la plus belle du nouveau monde, chargeait pendant la nuit sur ses épaules meurtries par les disciplines, une grande et lourde croix qu'elle traînait lentement par les allées du jardin en méditant sur le trajet douloureux du Calvaire, et parfois elle se laissait tomber à terre pour mieux imiter notre Sauveur. Elle s'était construit un lit de troncs d'arbres garnis dans leurs interstices par des cailloux pointus et des débris de vaisselle. Maintes fois la pauvre enfant frémissait au moment d'étendre son corps délicat sur cette couche terrible. Mais un soir, au moment où elle hésitait encore, Jésus lui apparut : « Souviens-toi, ma fille, dit-il, que le lit de la croix était plus dur, plus étroit, plus effrayant que le tien ! » A ces mots, Rose se jeta avec ardeur sur son lit de torture... Elle avait encore une autre manière de passer la nuit. Les deux bras attachés sur une croix par deux clous, elle restait là suspendue, unissant sa prière à celle de Notre-Seigneur mourant. Jésus la fit même participer à sa détresse intérieure. Pendant quinze années, il ne se passa pas un jour où la jeune vierge ne fût réduite pendant une heure et plus à une mystérieuse agonie : « Mon Dieu, mon Dieu, criait-elle, pourquoi m'avez-vous abandonnée? » Mais dans l'état de désolation où elle se trouvait, si elle demandait parfois que le calice s'éloignât, elle ajoutait aussitôt avec son Maître : « Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne ! (1) »

(1) *Année Dominicaine*, août, t. II, p. 962-965.

Enfin qui ne connaît l'histoire des stigmates de saint François d'Assise? L'auteur des *Fioretti* l'a délicieusement racontée dans les termes suivants : « Le jour de la très sainte Croix, le saint, avant le lever du soleil, se mit en prière à la porte de sa cellule, tourné vers l'orient, et il disait : « O mon Sauveur Jésus-Christ, je vous en prie, accordez-moi deux grâces avant ma mort : faites que je ressente autant qu'il est possible, dans mon âme et dans mon corps, cette douleur que vous avez éprouvée, ô mon doux Seigneur, à l'heure de votre cruelle Passion; et puis, que je ressente aussi, autant que le peut une créature, cet amour excessif qui vous embrasait, vous le Fils de Dieu, et qui vous a porté à souffrir volontiers pour nous, pauvres pécheurs, tant d'horribles tourments. »

« Saint François persévéra longtemps dans cette prière, et il connut que Dieu l'exaucerait, et qu'il lui serait donné d'éprouver, autant qu'il était possible à l'homme, ce qu'il avait souhaité. Dans cette conviction, il se mit à méditer pieusement sur la Passion du Sauveur et son infinie charité; et alors la ferveur de la dévotion s'accroissait si prodigieusement en lui, qu'il demeurait entièrement transformé en Jésus-Christ par l'amour et la compassion. Il était dans l'ardeur de cette divine contemplation, quand soudain il vit descendre du haut des cieux un séraphin qui avait six ailes éclatantes et toutes de feu. Il se précipitait d'un vol rapide vers lui; et bientôt le saint put voir entre ses ailes la figure d'un homme crucifié. Ces ailes étaient disposées de telle sorte qu'il en avait deux sur la tête, deux autres lui servaient à voler et les deux dernières lui couvraient tout le corps. A la vue de ce séraphin, François demeura saisi d'étonnement, une joie mêlée de tristesse et de douleur se répandit dans son âme. La douce contemplation du Christ, qui lui apparaissait si familièrement et qui daignait jeter sur lui de si tendres regards, le

remplissait de joie; mais le douloureux spectacle de son crucifiement le pénétrait de compassion, et il en avait le cœur transpercé comme d'un glaive. Il admirait surtout profondément que l'infirmité des souffrances du Sauveur parût sous la forme d'un séraphin, sachant bien qu'elle ne s'accorde pas avec l'état de gloire et d'immortalité. Mais bientôt le séraphin lui-même lui apprit que Dieu l'avait permis ainsi, pour lui faire connaître que ce n'était pas par le martyre de la chair, mais par l'embrasement de l'amour qu'il devait être transformé tout entier en une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié...

« Après un long et mystérieux entretien, l'admirable vision disparut, laissant dans le cœur du saint une ardeur excessive et la flamme de l'amour divin, et sur son corps l'image merveilleuse et les traces de la Passion de Jésus-Christ (1). »

Le chemin de la Croix, dont les fils de saint François ont reçu mission de propager la dévotion à travers le monde, a pour but d'entretenir dans les âmes cette compassion salutaire qui commence par la pitié, continue par le repentir et s'achève dans l'acceptation résignée, affectueuse, sereine, de la croix que Jésus veut nous voir porter avec lui.

(1) *Considérations sur les sacrés et saints stigmates de saint François*, troisième considération (trad. Riche). — Sainte Catherine de Ricci, au cours d'une extase qui se renouvelait chaque semaine depuis le jeudi à midi jusqu'au vendredi à quatre heures, vivait dans le détail la Passion du Maître. Ses membres reproduisaient tous les gestes de Jésus, son âme et son corps communiaient successivement à chacune des souffrances divines, et « tout entière à son très aimé, écrit son biographe, elle laissait échapper les élans de son amour pour lui en flots intarissables de tendresse, de reconnaissance et de compassion pour ses douleurs ; et alors ses paroles étaient brûlantes ; il n'était pas possible de les entendre sans se sentir soi-même enflammé d'amour pour Dieu. » *Vie de sainte Catherine de Ricci par le P. H. Bayonne*, ch. VIII, p. 41-50. Le phénomène se produisit pendant douze ans, de 1542 à 1554.

Le rosaire des fils de saint Dominique y réussit de même par la série des cinq mystères douloureux. De plus, par ses mystères joyeux, le Rosaire excite d'abord cette sympathie pour Jésus dont nous avons parlé auparavant et qui a entraîné les disciples à la suite du Maître. Sympathie et compassion divine sont les deux parfums qui pénètrent nos âmes, pourvu que nous respirions dévotement et fréquemment ce double bouquet de roses. Ainsi l'amour de Notre-Seigneur ne cessera de grandir dans nos cœurs, comme il augmentait dans l'âme des heureux témoins de sa vie et de sa mort (1).

(1) C'est ainsi que naquit le grand amour de saint Bernard pour Notre-Seigneur. Lui-même le raconte dans un de ces épanchements familiers qui font le charme de ses sermons sur le Cantique des cantiques : « Au début de ma conversion, dit-il, pour remplacer les mérites qui me manquaient, j'eus soin de cueillir un bouquet de myrrhe et de le placer sur mon cœur. Je le composai de toutes les angoisses et de toutes les amertumes de mon Seigneur, d'abord de ses souffrances d'enfant, puis des travaux de sa vie de prêcheur, des fatigues qu'il endura dans ses voyages, de ses veilles données à la prière, de ses tentations pendant son long jeûne, de ses larmes de compassion, des embûches que lui dressaient ses contradicteurs, et enfin des périls qu'il a courus parmi les faux frères, des injures, des crachats, des soufflets, des sarcasmes, des moqueries, des clous... De toutes les choses de ce genre que la forêt évangélique a produit en abondance je composai mon bouquet. Et parmi ces menues tiges de myrrhe odorante, je n'oubliai pas de placer cette myrrhe dont il fut abreuvé sur la croix et qui lui fit éprouver l'amertume de mes fautes... Toute mon existence je savourerai le souvenir dont leur parfum m'a imprégné. Jamais je n'oublierai ces miséricordes, car c'est en elles que j'ai trouvé la vie... Ce faisceau salutaire, personne ne me l'enlèvera, il demeurera sur mon sein. La méditation de ces mystères produit la sagesse ; en eux résident la perfection de la justice et la plénitude de la science, les richesses du salut et les trésors des mérites. J'y puise quelquefois un breuvage de salutaire amertume, et d'autres fois j'y retrouve l'huile suave de la consolation. Ils me réconfortent dans l'adversité, et me modèrent dans la prospérité... C'est pourquoi je les ai souvent à la bouche, comme vous le savez ; ils sont toujours dans mon cœur, Dieu en est témoin ; ils viennent tout naturellement au bout de ma plume, ainsi que chacun peut le voir. Pour le moment, c'est là le sommet de ma philosophie :

Quant aux mystères glorieux, ils achèveront l'œuvre commencée. Ne vit-on pas l'amitié que les disciples avait conçue pour Jésus, dans la joie et les douleurs de sa vie terrestre, se spiritualiser et se diviniser parfaitement grâce à l'ascension de leur Maître? Nous étudierons ce dernier point dans un prochain article.

F.-D. JORET, O. P.

savoir Jésus, et Jésus crucifié. Je ne cherche pas, comme l'épouse du Cantique, où il repose à midi, celui que j'ai la joie de serrer sur mon cœur. Je ne cherche pas où il mène à midi son bienheureux troupeau, tandis que je le vois crucifié pour mon salut. Là-haut c'est plus sublime, ici c'est plus doux. Là-haut c'est du pain, ici c'est du lait ; et c'est de lait que se nourrissent les enfants, c'est de lait que le sein maternel est rempli. Et c'est pour cette raison encore que je l'ai dans mon sein », ajoutait d'un ton maternel l'abbé de Clairvaux, en exhortant ses moines à garder sans cesse devant leurs yeux les souffrances de Jésus (*in Cantic.* XLIII, 3-4.)

Fête de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge

Nous voulons parler de la *fête* de l'Immaculée Conception beaucoup plus que du *dogme*, mais il n'est pas possible de traiter de l'une sans qu'il soit question de l'autre.

§ I. — Historique de la fête

C'est une histoire tout à fait intéressante et même très curieuse à bien des points de vue que celle de la fête de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge. Une solennité désignée en Orient sous le nom de *Conception de sainte Anne* passe en Occident sous le nom de *Conception de Marie*, devient peu à peu universelle et prépare la définition du dogme pendant que les discussions théologiques dont elle est l'occasion contribuent à préciser le sens de la solennité.

I. — En Orient. — Déjà dans la seconde moitié du IIe siècle, on commençait à distinguer la conception de Marie de celle des autres enfants. Dans la *Protévangile de Jacques* (1) on raconte que Joachim et Anne, restés longtemps sans enfants, furent avertis par un ange qu'ils auraient une

(1) Sur la valeur de son témoignage, voir le *Dict. de Théol. Cath.*, art. « Immaculée Conception », t. VII, col. 876, qui analyse Amann, *Le Protévangile de Jacques*.

fille qui serait célèbre dans tout l'univers. Au IVe siècle, dans l'*Évangile de la Nativité de Marie*, on lit que « ce qui doit naître n'est pas l'effet de la concupiscence, mais l'objet d'une faveur divine (1) ». Il n'était pas encore question de fête.

Voici probablement comment elle commença. On se plaisait en Orient à célébrer les événements un peu extraordinaires de la vie de Notre-Seigneur racontés dans l'Évangile : il y eut la fête de la Fuite en Égypte, du Retour, du Commencement du jeûne, etc. Outre la Naissance de Jésus, on célébrait son Annonciation ; l'Annonciation de saint Jean-Baptiste étant racontée aussi, on la célébra. Mais la sainte Vierge pouvait-elle être moins que le Précurseur ? comme l'Évangile ne dit rien de sa naissance, on y suppléa, et dans les évangiles apocryphes sa naissance est annoncée par un récit imité de celui de l'Annonciation de saint Jean ; la fête viendra un peu plus tard.

En effet, au VIIIe siècle, André de Crète († 740) a un Canon pour célébrer la *Conception de sainte Anne* le 9 décembre, et Jean d'Eubée dit dans un sermon (740) que, parmi les dix instants de la vie de Marie qui méritent d'être célébrés, après la Nativité, l'Annonciation, l'Assomption,... l'heureux moment où Joachim et Anne reçurent la nouvelle de la « *Conception de Marie* Mère de Dieu mérite une place à part comme premier en date ». En vérité, dit Jean d'Eubée, la fête « n'est pas reçue de tous (2) », mais elle existe, et nous allons la voir se déve-

(1) Voir Vacandard, *Les origines de la fête et du dogme de l'Immaculée Conception, Études de critique*, 3e série, p. 218. Il ne faut pas trouver là une formule anticipée de l'Immaculée Conception, mais il est intéressant de voir comment l'auteur y introduit une part de surnaturel. Dans l'Évangile du pseudo-Matthieu, la conception de Marie est déclarée miraculeuse.

(2) C. XXIII, P. G., t. XCVI, col. 1499. Jean d'Eubée insiste sur la

lopper. Mais, qu'on y fasse attention, on parle de la *Conception de sainte Anne* au sens actif du mot, beaucoup plus que de la Conception de Marie comprise au sens passif : de même, l'Annonciation de Notre-Seigneur est plutôt la conception de Marie que la conception de Jésus. Le terme *Conception de sainte Anne* beaucoup plus employé n'implique donc pas l'idée de conception immaculée comme nous l'entendons. Voilà pourquoi la fête n'a pas rencontré en Orient les difficultés qu'on lui opposera en Occident au XII[e] siècle (1).

Au IX[e] siècle, Georges de Nicomédie († 868) parle du 9 décembre comme d'une fête « dont on ne doit pas considérer l'institution tardive, mais plutôt l'objet (2) ». Elle ne paraît donc pas encore très en faveur, mais en 883 le *Nomocanon* de Photius marque au 9 décembre : « Fête de la Conception de la Mère de Dieu (3). » Vers le même temps, Pierre d'Argos fait un discours *In Conceptionem sanctae Annae* pour la fête du 9 décembre (4), et dans une harangue, l'empereur Léon IV (896-903) étend la fête à tout l'empire. Elle figure dans le *Typicon* de l'abbé Nicon (1060) et dans le Ménologe de l'empereur Basile Porphyrogénète († 1025) sous le titre : *Conception de sainte Anne, mère de la Mère de Dieu.* Enfin en 1166, l'empereur Manuel Comnène, réglant les fêtes de l'année ecclésiastique et

part de la Trinité dans cette conception de Marie « que le Christ Fils de Dieu a édifiée lui-même (comme un temple) avec le bon plaisir de Dieu le Père et la coopération de l'Esprit vivifiant ».

(1) Du reste, et la remarque était déjà faite par le P. Petau, les Grecs ne traitent jamais *ex professo* la question du péché originel. Dans les litanies de louange en l'honneur de la B. M. V. de saint Tarase, d'André de Crète, de saint Jean Damascène, etc..., on ne saurait voir à proprement parler l'exposé de la doctrine de l'Immaculée Conception. Voir Vacandard, *ibid.*, p. 225.

(2) P. G., t. C, col. 1353.

(3) *Nomocanon*, VII, 1, P. G., t. CIV, col. 1070.

(4) P. G., t. CIV, col. 1352.

civile, range la Conception parmi celles où les tribunaux devront chômer (1). Elle est donc arrivée au XII^e^ siècle à son complet développement : née dans les couvents, elle s'est imposée à tout l'empire d'Orient.

II. — Dans l'Italie méridionale ou Grande Grèce. — L'Italie méridionale est restée longtemps soumise à l'empire grec, la ville de Naples ne s'en est même détachée qu'au début du XII^e^ siècle (1127) pour faire partie du royaume de Roger II de Sicile. Un certain nombre de fêtes célébrées en Orient d'abord se sont introduites dans ce pays avant de pénétrer en Occident, la fête de l'Immaculée Conception est du nombre; comme marque de son origine grecque, elle garde la date du 9 décembre et le titre de *Conception de sainte Anne*. On la célébrait à Naples au IX^e^ siècle, car elle est gravée sur un calendrier de marbre qui remonte à cette époque et qui fut découvert en 1742 dans l'église de Saint-Jean-Majeur. A Rome, personne n'y pensait encore.

III. — En Occident, Grande-Bretagne et Normandie. — On trouve la fête de la Conception de Marie inscrite dans les calendriers irlandais du IX^e^ et X^e^ siècle à la date du 1^er^ ou 3 mai. Un de ces calendriers, celui d'Oengus (750-824) indique simplement au 3 mai « la grande fête de la bienheureuse Marie ». Mais une main postérieure a écrit : *Haec inceptio ejus*, manière timide d'annoncer la conception. On ajoute même qu'elle « a eu lieu au mois de février ou de mars parce que Marie est née après sept mois », allusion à la légende orientale qui fait naître la Vierge au bout de sept mois. Mais d'autres manuscrits indiquent clairement au 3 mai : *Mariae virginis conceptio*. La date

(1) P. G., t. CXXXIII, col. 755.

du 3 mai pourrait bien, d'après Thurston, provenir d'une tradition égyptienne ou plutôt copte (1).

Il semble bien qu'elle s'introduisit dans ce pays avec la fête de la Conception de saint Jean-Baptiste qui se lit dans tous les calendriers connus de cette époque d'origine irlandaise, anglaise, française, ou germanique. Aucun fait ne permet de la rattacher à la fête orientale ; la date qui est différente, 3 mai au lieu du 9 décembre, permet de supposer qu'elle est née sur place.

Elle existait en Angleterre avant même l'invasion normande (2) (1066), car un martyrologe composé vers 1050 pour le monastère de Saint-Augustin de Cantorbéry la mentionne, et un pontifical d'avant 1050 contient un office de la Conception ou du moins les trois oraisons : collecte, secrète, postcommunion. Peut-être fut-elle empruntée à l'Église de Naples par les moines bénédictins de Winchester : elle est en effet célébrée à la date du 8 décembre (3), en corrélation avec le 8 septembre choisi déjà en Angleterre pour la fête de la Nativité.

A peine établie, elle rencontre une opposition qu'elle n'avait pas connue en Orient : c'est que dans les pays occidentaux elle ne célèbre plus seulement sous le nom de *Conception de sainte Anne* l'heureuse nouvelle de la future naissance de la fille de Joachim et d'Anne, fille dont la conception est privilégiée puisqu'elle deviendra Mère de

(1) Voir *Dict. de Théol. Cath.*, art. « Immaculée Conception », t. VII, col. 988. Quelques auteurs se demandent si, inscrite dans les calendriers, elle était vraiment célébrée au IX^e^ siècle ; il est plus probable qu'elle était célébrée à cette époque, on ne voit pas pourquoi elle figurerait dans les calendriers sans être fêtée.

(2) Voir Vacandard, *Origines de la fête de la Conception en Normandie et en Angleterre, Revue des quest. hist.*, 1^er^ janvier 1897, p. 166, et le *Dict. de Th. Cath.*, art. cité, col. 990.

(3) En Occident, on a le 8 au lieu du 9, sans doute parce que dans le calendrier romain le VI *Idus Decembris* (8 décembre) correspond au VI *Idus Septembris* (8 septembre). Le 9 décembre est V *Idus Septembris*.

Dieu. Une idée dogmatique s'y ajoute, celle de l'exemption pour Marie de la faute originelle, idée clairement indiquée déjà dans le missel de Léofric (vers 1050) : dans la collecte et dans la postcommunion on parle d'honorer cette *vénérable* conception. Des personnages importants en contestent la légitimité, mais des abbés comme Elsin de Ramsey, qui obéit à une vision, Anselme le Jeune, neveu de saint Anselme,... l'introduisent dans leurs monastères au commencement du XII[e] siècle; la cathédrale de Winchester l'adopte en 1120. Le culte et la doctrine faisaient de rapides progrès lorsque, dans un concile tenu probablement à Londres entre 1127 et 1129, les évêques de Salisbury et de Saint-David essayèrent de supprimer la fête. Mais elle trouva d'ardents défenseurs dans Gilbert, évêque de Londres, Osbert de Clare, qui, dans une lettre à Anselme, indique très clairement l'objet de la fête : « Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle et purifié la Vierge dans le sein de sa mère au commencement même de sa création et de sa conception. » Eadmer de Cantorbéry écrit tout un traité pour prouver que Marie avait été exemptée de la faute originelle (1). » Et, si l'on en croit Osbert, la fête existait sur le continent dès avant 1128, introduite peut-être à Rouen par Hugues d'Amiens, par Anselme le Jeune, devenu abbé de Saint-Sabas à Rome. On la trouve au XII[e] siècle dans les monastères de Saint-Ouen, Fécamp, etc.

IV. — En France et ailleurs. — On sait comment saint Bernard, quoique très dévot à la sainte Vierge, accueillit la nouvelle que l'Église de Lyon, « la première des Gaules par la dignité », avait accepté de célébrer la fête de la Conception de Marie : c'est donc qu'elle n'exis-

(1) P. L., t. CLIX, col. 301 sq.

tait plus seulement dans quelques couvents, mais qu'elle était reçue jusque dans d'illustres métropoles. Dans une lettre écrite entre 1128 et 1130, il la trouve « étrangère au rite de l'Église, dénuée de fondement rationnel et d'appui dans l'ancienne tradition ». L'autorité attachée à son nom devait enrayer pour longtemps, sinon le développement de la fête, au moins celui du dogme.

Chose remarquable, les liturgistes du moyen âge ou paraissent ignorer la fête, ou ne l'admettent pas : « Il semble, dit Jean Beleth, qu'il serait préférable de la proscrire, car la Vierge a été conçue dans le péché (1). » Sicard de Crémone lui était opposé (2). Durand de Mende admet bien la fête de la Nativité, mais non celle de la Conception parce que, dit-il : « Bien qu'elle ait été conçue dans le péché, ce péché d'origine a été effacé en elle (3). » C'est que presque tous les grands docteurs sont défavorables à la doctrine : Pierre Lombard († 1160), Alexandre de Halès († 1245), Albert le Grand († 1280). Saint Bonaventure, pris entre sa fervente dévotion à Marie et la doctrine de l'École, n'ose ni louer, ni blâmer la fête ; en tout cas, elle ne peut être pour lui que celle de la sanctification de Marie dès le sein de sa mère, non de sa conception immaculée. Saint Thomas, plus catégorique encore dans sa négation, dit cependant : « Bien que l'Église romaine ne la célèbre pas, elle tolère néanmoins que d'autres églises le fassent (4). » Il pense qu'on peut célébrer la fête de la Conception, parce qu'on ignore le jour de la sanctification de son âme, elle est donc plutôt la fête de la sanctification que celle de la Conception.

Cette attitude des liturgistes et des docteurs qui *tolèrent*

(1) *Rationale*, CXLVI.
(2) *Mitrale*, 43.
(3) *Rationale*, VII, 7, 4.
(4) *Summa theol.*, III^{a}, q. 27, a. 2, ad 3.

la fête sans oser l'interdire, plutôt qu'ils ne l'admettent, n'en favorise certes pas le développement : en somme, ils acceptent le jour de la conception, parce qu'ils ne connaissent pas le jour où, avant la naissance, l'âme fut purifiée.

Cependant, la fête est élevée à Rouen au rite le plus solennel, les écoliers normands de l'Université de Paris se placent sous le patronage de la Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, dont la fête devient la *Fête aux Normands*; on la signale dans le diocèse du Mans en 1247, à Reims entre 1261 et 1271 ; en 1288, Renaud, évêque de Paris, laisse une somme de 300 livres pour la célébration de la fête; les franciscains l'instituent au chapitre de Pise (1263), l'établissent à Paris (1286). La cour romaine (Rome jusque-là n'avait rien dit) assiste à la fête qui fut célébrée à Anagni vers 1240 : c'est plus que de la tolérance; Boniface VIII l'enrichit d'indulgences.

En même temps, les théologiens d'Oxford, Alexandre Necham († 1217), Robert Grossetête, évêque de Lincoln en 1235, Guillaume de Ware surtout, combattent l'argumentation de l'École, et avec eux l'espagnol Raymond Lull († 1315). Guillaume de Ware est le maître de Duns Scott qui, ayant obtenu licence en 1304 d'enseigner à l'Université de Paris, prouva en 1307 devant ses docteurs que Dieu sanctifia la Mère de son Fils en même temps qu'il la créa. L'objet de la fête se précise donc : il ne s'agit plus seulement de la sanctification de Marie, mais de son exemption complète du péché. Ce qui le montre bien, c'est le serment que fait un docteur de Paris, Landulphe Carracciolo, plus tard évêque d'Amalfi, « de célébrer dévotement la fête de cette *sainte* Conception et de la propager jusqu'à ce qu'elle soit célébrée par tous (1). »

(1) Voir Vacandard, *art. cité*, p. 289.

Ce fait est plus important même que celui du grand nombre d'églises qui adoptent la fête : vingt-trois diocèses d'Angleterre la célèbrent en 1338; les principales églises d'Allemagne; les ordres religieux, Augustins, Carmes, Franciscains, en sont les champions résolus; l'Université de Paris la célèbre en 1338 et impose, dit-on, à ses futurs docteurs l'obligation d'admettre la doctrine; vers 1340, l'entourage du pape, le pape lui-même, célèbrent le mystère de la Conception, d'abord dans l'église des Carmes à Avignon, puis partout où se trouve la curie romaine. La doctrine conserve encore pendant un certain temps des ennemis jusque dans la cour papale, nous pouvons en juger par les réserves que fait un certain Fitzraph dans un sermon prononcé dans la chapelle des Carmes à Avignon en 1342 (1). Mais au commencement du XV^e^ siècle, la cause est définitivement gagnée : l'Immaculée Conception a pour elle les Ordres religieux, notamment Franciscains et Carmes, la Sorbonne, dont le chancelier Gerson fait en 1401, dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, un sermon où il expose les raisons de la croyance ; elle a pour elle la curie romaine, la liturgie, la piété des fidèles.

Il ne reste plus qu'à rendre la fête obligatoire : en 1439, le concile de Bâle déclare la doctrine « pieuse, conforme au culte de l'Église, à la foi catholique » et ordonne que « la solennité de ce jour (8 décembre) soit célébrée avec pompe sous le nom de Conception dans toutes les églises, monastères et couvents de la chrétienté ». Malheureusement, le concile attaqua l'autorité pontificale, et Eugène IV le transféra à Ferrare. Rien n'était donc fait. Mais le 27 février 1477, le pape Sixte IV, un franciscain, approuva officiellement la fête de la Conception et enrichit sa célébration de précieuses indulgences semblables à celles de la

(1) Voir Vacandard, *ibid.*, p. 298.

Fête-Dieu. Bien que le concile de Trente (1546) eût déclaré qu'il ne comprenait pas la sainte Vierge dans le décret qui traitait du péché originel, bien qu'en 1708 la fête fût rendue obligatoire pour toute l'Église, le dogme ne fut défini que par Pie IX le 8 décembre 1854. La fête continuerait d'être célébrée de plus en plus solennellement comme fête de l'Immaculée Conception, mais jusqu'au décret de Pie IX les livres imprimés ne se servent pas encore du terme; ils écrivent seulement *Fête de la Conception*.

Aujourd'hui, elle est fête de I^re^ classe avec octave et possède une Vigile depuis 1863 ; c'est, avec l'Assomption, la plus grande des fêtes de la sainte Vierge, elles célèbrent les deux termes extrêmes de sa carrière terrestre.

§ II. — Messe et office

Dans l'office que Sixte IV approuva, en même temps qu'il autorisa la fête, il y avait une oraison presque équivalente à une définition : « O Dieu qui, par l'*Immaculée Conception* de la Vierge... comme en prévision de la mort de votre Fils, vous l'avez préservée de toute souillure... » On reconnaît la formule de notre collecte actuelle, Pie IX n'a pas trouvé en 1854 d'expression plus heureuse pour traduire la pensée de l'Église et l'a introduite dans la définition même du dogme. Le reste de l'office est loin d'avoir une telle précision : le franciscain Léonard de Nogarole, qui l'avait composé, s'était contenté de prendre celui de la Nativité de Marie en remplaçant le mot *Nativitas* des antiennes, des versets et des répons, par *Conceptio*; les leçons étaient formées par un récit évidemment légendaire de l'institution de la fête; puis il y avait un sermon et l'homélie de saint Jérôme sur l'évangile de saint Matthieu *Liber generationis*; cette homélie est restée au deuxième jour de l'octave.

Dans le bréviaire de saint Pie V (1568) l'office de Nogarole reçut bien d'autres leçons : *Ego ex ore Altissimi prodidi* du livre de l'Ecclésiastique pour le I^er^ nocturne, une lecture du *De virginibus* de saint Ambroise pour le II^e^, mais partout ailleurs, c'était toujours l'office du 8 septembre dont on remplaçait *Nativitas* par *Conceptio*. La messe était celle de la Nativité : introït *Salve sancta parens*, l'oraison *Famulis*, l'épître *Dominus possedit me*, l'évangile *Liber generationis*. On garde donc toujours une certaine timidité à affirmer le privilège de Marie ; c'est tellement vrai qu'en 1644 un décret du Saint-Office condamnait encore la formule *Immaculée Conception de Marie* et ne laissait subsister que celle-ci : *Conception de Marie Immaculée*, et qu'en 1708 le pape Clément XI conservait toujours l'expression : *Fête de la Conception de Marie Immaculée*, et faisait corriger le texte de l'imprimeur qui avait écrit : *Fête de la Conception Immaculée de Marie* (1).

Mais, depuis la définition du 8 décembre 1854, l'office et la messe sont la glorification du dogme qui déclare « que la B. Vierge Marie a été par un privilège unique exempte de tout péché dès le premier moment de sa Conception ». L'Invitatoire des Matines proclame qu'on doit célébrer la Conception Immaculée de la Vierge Marie et adorer notre Seigneur Jésus-Christ son Fils, et tout l'office le répète sous toutes les formes. On raconte dans les leçons l'histoire de la première faute ; la seconde Ève, Marie, doit réparer le péché de la première, etc. Les antiennes disent sa pureté sans tache : elle est toute belle (I) ; son visage est brillant comme le soleil (II) ; plus encore que Judith l'héroïne d'Israël, elle est la gloire du peuple chrétien (III) ; elle est comblée de grâces (IV) ; qu'elle nous attire donc par le parfum de ses vertus (V).

(1) Voir Vacandard, *art. cité*, p. 309, n. 1.

A la messe. Dans l'introït, Marie emprunte d'abord la voix du prophète Isaïe pour remercier Dieu de l'avoir « revêtue des ornements du salut..., ornée comme une fiancée ». Le psaume qui sert de verset est, d'après le titre hébreu, une action de grâces composée par David pour la dédicace de sa propre maison : Marie n'est-elle pas la maison du grand roi, maison qu'il a préparée, sanctifiée de toute éternité? — L'épître est un texte de la Sagesse que l'Église applique souvent dans sa liturgie à la sainte Vierge. En quel jour, à quelle fête peut-on dire avec plus de vérité et dans un sens plus complet : Dieu a possédé Marie au commencement de toutes ses voies, avant d'avoir fait quoi que ce soit? On a choisi pour l'évangile le texte qui peut le mieux servir à prouver sa Conception Immaculée : Si elle est *pleine de grâce*, c'est donc qu'elle a reçu toutes les faveurs dont la nature humaine est susceptible; le Dieu qui la préparait à son Fils, le Fils qui l'a choisie, le Saint-Esprit dont elle devait être l'épouse l'a enrichie de tous les dons qu'elle pouvait recevoir, il a bien dû commencer par la préserver de toute souillure. — Les chants, graduel, *alleluia*, offertoire, communion, redisent à Marie la louange qu'on ne doit pas se lasser de lui adresser. — Les trois oraisons rappellent son privilège incomparable et nous invitent à demander de recouvrer la plus grande pureté compatible avec notre situation de pécheur. La collecte mérite une mention particulière; nous avons dit quelques mots de son histoire, il convient de faire remarquer ici qu'elle résume en quelques mots toute la théologie mariale dont le dogme de l'Immaculée Conception est une partie si importante : 1° Marie est l'œuvre du Père céleste qui a préparé comme cause efficiente une demeure à son Fils : *Deus qui... habitaculum praeparasti;* 2° Cette œuvre est accomplie en vue de l'Incarnation qui en est la cause finale : *Dignum Filio tuo;* 3° Elle est le fruit des mérites

de Jésus-Christ qui l'a obtenue par ses souffrances et sa mort : *ex morte ejusdem Filii tui praevisa ;* 4° Elle consiste dans l'innocence originelle : *ab omni labe praeservasti*; 5° Nous demandons par cette Immaculée Conception d'être préservés des fautes : *nos quoque mundos*, afin de parvenir au ciel.

Cette fête est en effet celle de la pureté : elle doit nous rappeler combien cette vertu est difficile à obtenir, difficile à conserver, l'histoire même de la définition est une preuve de la profondeur du mal qui nous atteint : « Combien nécessaire, dit Bossuet, combien grande et inévitable est la corruption de notre nature, puisque l'Église hésite si fort (nous dirions aujourd'hui a hésité) à en exempter celle de toutes les créatures qui est sans doute la plus éminente (1). » Le dogme, enfin défini, prouve que la pureté est possible à notre nature, puisque dans le plan primitif, auquel Marie continue d'appartenir, nous étions destinés à l'innocence absolue. La Vierge Immaculée est la beauté humaine parfaite, c'est en elle seulement et non dans les merveilles de la nature et de l'art que nous pouvons contempler la véritable beauté : « Je voyais, dit M. Olier, qu'en ce bienheureux instant, elle était une expression de ce jour serein de l'éternité qui n'aura jamais de nuit, qu'elle était une lumière splendide qui chassait toutes les ténèbres et toutes les ombres de la mort et qui croissait sans cesse jusqu'à son plein midi. Car elle a toujours marché de lumière en lumière, de splendeur en splendeur, jusqu'au jour de son triomphe où elle s'est perdue en Jésus-Christ : alors absorbée en lui, elle n'était plus que lumière avec le Soleil de justice (2). » Cette contemplation ne peut être faite par nous sans regret, regret d'une chose à jamais

(1) *Premier sermon sur la Conception de la Sainte Vierge,* à la fin.
(2) *Pensées choisies* par M. Letourneau, p. 106.

perdue... sans espoir non plus, car Marie nous a donné Celui qui doit restaurer tout l'ouvrage : « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé (1). »

Ajoutons que, liturgiquement, la fête est très bien placée pendant l'Avent pour préparer avec l'Annonciation et la Visitation nos cœurs à recevoir le Sauveur, auteur de toute pureté.

A. Molien.

(1) Rom., v, 20. — Voir à ce point de vue l'hymne des Matines du Temps Pascal *Rex sempiterne Coelitum.*

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Une mystique bénédictine

La Mère JEANNE DELELOË [1]

Un fragment d'autobiographie, — un mémorial incomplet de faveurs spirituelles, — des lambeaux de correspondance, — enfin, un carnet de souvenirs fixés par un témoin des derniers jours : telles sont les pièces mutilées au moyen desquelles le lecteur est invité à reconstituer pour son édification la physionomie spirituelle d'une grande mystique bénédictine du XVII[e] siècle, la Mère Jeanne Deleloë.

Ce groupe de documents n'est d'ailleurs pas dépourvu d'unité organique ; il suffira de les recoudre bout à bout selon l'ordre chronologique pour qu'en apparaisse la continuité réelle. Il n'y a aucun inconvénient à les laisser parler tour à tour, sans glisser entre eux de subtiles transitions ; ce serait grand dommage, au contraire, que d'en vouloir remanier l'ordonnance ou retoucher le langage ingénu.

Encore la lecture de ces textes sans apprêts demande-t-elle un brin de courage : la Mère Jeanne n'écrivit point pour communiquer sa propre lumière, mais pour deman-

(1) Ces pages constituent l'*Introduction* à la première édition intégrale de la vie et des écrits spirituels d'une mystique bénédictine du XVII[e] siècle. L'ouvrage paraît ces jours-ci à Lille chez Desclée et à Paris chez Lethielleux. Un vol. de XLIV-340 pages, avec portrait et fac-similé hors-texte ; prix : 10 fr.

der celle d'autrui; non pour instruire et réconforter les âmes, mais pour remédier à ses ignorances et solliciter l'apaisement de ses incertitudes. Si ces pages frustes, d'une sincérité et d'une spontanéité sans mélange, consentent à trahir aujourd'hui devant tous la nue expérience d'une âme aux prises avec l'amour de Dieu, il est clair qu'elles ne parleront qu'au chrétien capable de se désencombrer non seulement des concupiscences de la bagatelle, mais encore des systèmes et des livres, pour descendre dans les profondeurs d'une humble existence, et y apprécier cette perle sans écrin que mentionne l'Évangile, et dont la valeur, aux yeux du marchand avisé, surpasse celle de tous ses premiers gains.

Les vénérables débris ci-après publiés nous donnent donc accès à la vie intime d'une sainte — nous entendons ce terme avec les réserves imposées par le décret d'Urbain VIII, — d'une sainte dont les mérites ne se rehaussent d'aucun charisme littéraire, une sainte qui n'avait reçu mission d'écrire ni pour un cénacle, ni pour le grand nombre, une sainte qui n'avait rien à nous dire, et qui aurait oublié de jamais parler d'elle-même si ses gloires intérieures n'eussent été aussi son tourment. Mais par cela même, il est possible de prendre un contact plus immédiat avec sa pensée, et pour peu que l'on sache goûter le charme captivant d'une simplicité qui s'ignore, la saisissante véracité, le tracé intense, encore que purement linéaire, de la croissance spirituelle d'une âme modeste, — la rencontre ne causera point de déception.

*
* *

Nous n'aurions jamais connu la vie intérieure de la Mère Jeanne et les merveilles de la grâce en elle, si la nécessité de s'en ouvrir à un directeur éloigné n'en eût

laissé la trace dans ses lettres, et n'eût amené celui-ci à solliciter en outre quelques relations rétrospectives. Uniquement désireuse de bien renseigner le conseiller de son choix, et d'apprendre en retour si elle était dans la voie du salut ou si elle était jouée par le diable, la bonne Mère finit par remplir deux ou trois petits cahiers de souvenirs, dans lesquels elle retraçait, d'une plume rapide et ferme, l'histoire de sa jeunesse, de sa vocation, de ses épreuves et des faveurs qu'elle avait reçues de Dieu pendant les quinze premières années de sa vie religieuse.

La besogne n'était pas aisée : la Mère Jeanne avait beaucoup souffert, et par conséquent beaucoup oublié ; mais la mémoire éteinte se ranima, le Seigneur aidant, et, grâce à lui, la bonne Mère mit en page un récit qui, pour être succinct et ignorant des artifices de la composition et du style, n'en montre pas moins les mille aspects d'une vie ouvrée par la grâce : on y voit le rapide essor d'une âme bue par les feux célestes comme la rosée un matin d'été ; les premiers tâtonnements ascétiques, les formes sensibles de la dévotion enfantine, les tentations ordinaires, amenant par degrés la délicatesse de la conscience et le désaveu de l'hypocrisie naturelle ; puis la mortification, hésitante encore, et marchant de pair avec les patients débuts de la méditation des mystères ; puis, la quiétude, suivie bientôt de paroles intérieures et de visions, préludes d'une longue nuit obscure où s'opère laborieusement la transformation intérieure, et au terme de laquelle le Seigneur la prend pour épouse. Mais on y voit aussi le retrait progressif de la consolation et du soutien des créatures, l'insuffisance des directeurs, les contradictions du dehors et les incertitudes morales, la ruine de la santé et les anxiétés du vivre et du couvert, l'obéissance pénible et les responsabilités qui pèsent plus encore. Et par surcroît, on ne trouve pas seulement dans ces brèves pages un modèle achevé de

la tâche surnaturelle, mais une âme généreuse et candide qui entraîne doucement et victorieusement au dégoût de l'à-peu-près moral et du vivotement spirituel.

Il est impossible de n'être pas gagné par la simplicité totale de ces confidences, surtout que, avec une modération qui porte le cachet de l'humilité la plus authentique, la Mère Jeanne ne se préoccupe guère d'atténuer ses imperfections. Et c'est un encouragement pour nous, si prompts à la défaite, si tardifs à nous redresser, de constater qu'elle connut, elle aussi, nos fluctuations. Assurément les âmes qui, comme la sienne, se voient dans une lumière surnaturelle, se traitent avec sévérité ; nous nous en souviendrons d'autant plus, en lisant ses aveux, que le style sans effort et sans déguisement dans lequel ils sont écrits pourrait nous les faire prendre trop à la lettre. Elle raconte qu'après avoir promis à un confesseur de se sevrer des lectures frivoles qui l'ont troublée, elle y revint en dissimulant. Plus tard, pressée d'entrer en religion par une vocation impérieuse, elle hésite ; elle voudrait, avant de répondre à Dieu, jouir un peu du monde ; et cette humiliante discussion intérieure revient l'obséder jusque dans le cloître. Et puis, l'oraison elle-même, par ses douceurs, lui devient un piège, car pour la savourer davantage, elle se jette indiscrètement dans des mortifications que le Seigneur ne lui demande pas ; pareillement, elle prend goût à plaire aux hommes par son obéissance. Enfin, pour l'arracher au subtil danger du vain contentement de soi-même, le Seigneur la tient exposée à d'interminables tentations qui abattent à la fois l'esprit et la chair. A cette heure, les épreuves de la Mère Jeanne cessent d'être communes : au moment même où elle vient d'apprendre à servir Dieu dans la joie et non plus dans la crainte, où elle commence délicieusement à se mourir de ne point mourir, tant la pénètre le suave amour du Bien-Aimé, elle entre, non dans le Paradis rêvé, mais

dans le Purgatoire inattendu : inattendu, car jamais les épreuves efficaces, que nous ménage la sage fermeté du Père, ne sont celles que notre pusillanimité imagine. Pendant six années, Mère Jeanne est tournée et retournée sur le gril; jouet des puissances surhumaines, elle se débat nuit et jour contre de lancinants désirs, contre le blasphème et le désespoir, et lorsqu'elle cherche autour d'elle quelque secours, elle est renvoyée littéralement au diable par son confesseur et abandonnée par la supérieure même qui l'avait d'abord comprise et encouragée.

Dans ce creuset incandescent où l'âme bout et jette ses scories, les sens achèvent de se dépouiller des attaches qui souillent, alourdissent, fatiguent, peinent et aveuglent; la mémoire perd l'empreinte des anciennes servitudes; l'esprit élimine les erreurs de jugement, la présomption, les idées vulgaires sur Dieu; la volonté laisse se dissoudre toute joie issue des biens naturels ou autres, de tout ce qui satisfait l'âme et qui n'est pas Dieu. Mais cette dure existence de chrysalide, commencée avec quelque collaboration de nos efforts, s'achève passivement dans la mort mystique, où l'âme enfin plastique et malléable s'abandonne à l'action divine. Morte dans les flammes purifiantes de l'amour vainqueur, elle ne s'appartient plus; affranchie des étroitesses du moi, suspendue, comme hors d'elle-même, à la Volonté divine, elle se commande pour ainsi dire à distance l'accomplissement des décrets divins; endormie aux choses de la terre et uniquement éveillée au regard de Dieu, elle est souvent si privée de sentiment que, quand même elle voudrait attacher sa pensée à quelque objet créé, elle n'y pourrait parvenir. Que manque-t-il désormais pour que Dieu scelle cette union inexprimable; pour que, ravissant l'âme en Lui, il l'épouse et lui communique ses secrets? Et comment se fait-il que les montagnes ne tremblent point et que les royaumes de la terre ne tom-

bent point dans une muette adoration, le jour où, ici-bas, descendent sur un être de notre race cette fulgurante lumière qui l'embrase d'amour, et cette déclaration dont la solennité et la tendresse rappellent les démarches géantes de l'Incarnation : « *Aujourd'hui, je te prends pour mon Épouse à jamais* » ?

*
* *

Transformée en Dieu, totalement absorbée par l'Esprit de Dieu, la bonne Mère n'échappe pourtant pas aux vicissitudes humaines. Elle est, comme sa communauté, obligée de fuir devant les armées qui ravagent l'Artois; c'est la période flamande de la guerre de Trente ans : Français, Flamands, Espagnols, Hollandais, et bientôt Lorrains, Allemands, Anglais, se heurtent et se bousculent, rôdent, pillent, assiègent, vivent sur l'habitant... Pendant vingt-cinq ans, de 1635 jusqu'à la paix des Pyrénées, la Mère Jeanne s'occupera à relever des ruines et à mendier des sauvegardes, à chaque passage de troupes, pour la protection de sa petite communauté. En même temps, il faut vivre, et c'est atrocement difficile; il faut se recruter, et c'est un embarras de plus; non que les vocations manquent, mais les dots font défaut, et les évêques eux-mêmes, en ces temps de détresse, sont plus portés à l'épikie qu'au strict maintien des exigences canoniques. En outre, elle porte à sa façon la sollicitude des Églises, c'est-à-dire des monastères voisins, en une période où les tentatives de réforme se multiplient et s'entrecroisent dramatiquement. La correspondance échangée avec dom Martin Gouffart entre 1645 et 1648 fera connaître cet aspect de sa vie.

Les souvenirs biographiques confiés par la Mère Jeanne à son directeur furent écrits en 1646, — elle avait alors 42 ans, — et ils s'arrêtent à peu près à l'époque où com-

mence la série des lettres qui nous sont conservées. Dom Gouffart n'était pas son premier directeur. Avant lui, passe sur la scène une galerie de personnages inégalement sympathiques : deux Pères Jésuites, d'un zèle éclairé, sûr et discret; un curé dont la tranchante ignorance jette la pauvre fille dans toutes les alarmes; un gardien et un vicaire des Récollets, fidèles serviteurs de Dieu, l'un, prudent autant que charitable, l'autre, doué du discernement des esprits, mais aussi d'une immodération qui faillit être homicide. « *Ah!* disait-elle, *si je pouvais une fois trouver un bénédictin !* »

Dieu ne lui refusa pas celui qui devait la sauver à la fois de la pusillanimité et de la tempête; il lui envoya la « *personne forte et déterminée* » à laquelle elle pourrait confier son âme.

Dom Martin Gouffart n'apparaît point dans l'histoire bénédictine comme un de ces burineurs qui écrivent leur nom sur un siècle sans que le piétinement des générations en marche le puisse effacer, mais tout de même, comme une de ces colonnes d'appui sur lesquelles peut s'affermir pour longtemps un monastère. Il était — ou si peu s'en faut! — Ardennais, et, de cette race intelligente et énergique, possédait le jugement tempéré, délié, stable toutefois jusqu'à l'opiniâtreté : capable de vouloir longtemps sans mot dire, capable aussi de dire non, et un non sans appel; mur d'airain tapissé de velours, il savait qu'il faut de longues patiences pour ranger sous l'empire de la raison les volontés récalcitrantes; il savait aussi, son *Journal* en fait foi, qu'il ne faut point compter sur les princes, même dévots; que la reconnaissance humaine est caduque; que tout le labeur de l'homme, vu de ce côté de la tombe, est vanité et poursuite du vent; que nos pires ennemis sont souvent nos commensaux et nos familiers, — mais que la miséricorde a toujours le droit de reviser les arrêts de la justice.

Il n'était pas seulement un Ardennais aux nerfs solides. il était aussi un Wallon au cœur souriant, et il se laissa séduire de très bonne heure par le Christ : né à Marche-en-Famenne le 9 mars 1607, il vint s'offrir à lui en sa vingtième année. On pourrait se demander pourquoi le rendez-vous ne fut point fixé à St-Hubert, mais au pays de Mons. Il est en tout cas certain que le choix du jeune Jean Gouffart ne fut pas mal inspiré : il ne pouvait ignorer le renouveau de ferveur austère qui avait remué jusqu'aux fondements l'abbaye de St-Denys-en-Brocqueroie où la réforme dite de Lorraine, introduite par Henri de Buzignies, s'affermissait, en dépit de vives résistances, grâce à la douce ténacité de dom Gaspar Vincq. Dom Gouffart devait achever l'œuvre de ce dernier, auquel il succéda en 1646, quittant pour cela la charge de maître des novices qu'il exerçait depuis quelques mois au noviciat central de la Congrégation de la Présentation Notre-Dame, à St-Ghislain. Quatre monastères seulement, St-Denys, St-Ghislain, St-Adrien de Grammont et Afflighem, formaient ce groupement qui fut éphémère, un peu, semble-t-il, par la faute de dom Gouffart, dont l'intransigeance et le particularisme inspirèrent les plaintes d'un de ses moines les plus fidèles, dom Walbert du Verbois. Il faudrait toutefois, pour apprécier équitablement son attitude, considérer que St-Denys resta ferme pendant deux siècles dans sa rigide observance, alors que les abbayes-sœurs, tout en gardant une bonne réputation de discipline, ne tardaient pas à se relâcher de l'un des points les plus importants de la réforme : l'abstinence perpétuelle.

Peu d'années avant son élection abbatiale dom Gouffart avait reçu la mission de réformer l'antique et célèbre abbaye de St-Bertin, à St-Omer; les suites de cet événement occupent une place trop considérable dans la correspondance ci-après publiée, pour que nous puissions nous

dispenser de relire à ce propos une page bien trouble des annales monastiques.

En 1635, un important noyau de religieux, avides d'embrasser une observance plus parfaite, se forma à St-Bertin, et sollicita du Supérieur l'introduction de la réforme de Lorraine qui fleurissait aux Pays-Bas ; l'abbé, dom Philippe Gillocq, docte et vertueux, montra de la bienveillance et même quelque empressement. Sous ce patronage, les bonnes volontés s'enhardirent, et bientôt, trente-huit moines signaient une supplique adressée au synode de la Congrégation des Exempts. Redoutant une scission dans la communauté, les Pères du Synode rendirent un décret favorable, mais dont la teneur équivoque devait rendre impraticable à bref délai l'observation consciencieuse des statuts de Lorraine... Le bréviaire, l'habit, les novices, la tonsure, le dortoir : tout devint matière à querelles. L'abbé n'eut ni la force, ni l'habileté de calmer l'orage. Il se retourna contre les réformés eux-mêmes : incarcération, privation de nourriture, peines corporelles, refus de la communion, rien n'ébranle leur constance. Cette première crise finit par l'ignominieuse exclusion des moines étrangers que l'on avait invités à introduire les nouvelles observances; l'un d'eux, déjà affaibli par une maladie, avait succombé aux tristesses de cette décevante entreprise.

Martin Gouffart ne faisait point partie de cette première mission, mais il fut le chef de celle qui en 1642 tenta d'en réparer l'échec, sous le successeur de dom Philippe Gillocq, l'abbé Antoine Laurin. Le *Journal* qu'il commença de tenir à partir de son élévation à la charge abbatiale, mais qui résume en une douzaine de pages les quelques trente-cinq premières années de sa vie, ne mentionne cet infructueux essai que dans les brèves notes que voici :

1642. 14 mars, fus envoyé à St-Bertin dans St-Omer pour y

conduire la Reforme que Mons^r Laurin nouvellement cree Abbé y vouloit introduire, mais comme il manquoit de prudence, tout s'en alla en fumee, apres y avoir beaucoup enduré, jusques a y estre exposé a un evident peril de la vie dans une sedition populaire que les non-Reformes avoient excittée.

1644. 23 may. Les francois s'approchant de St-Omer, les Religieux non Reformes de St-Bertin me commanderent de sortir avec mes compagnons et Novices qui avoient esté vestus pour St-Bertin.

Le 28 arrivasmes a Affleghem ou ie fus retenu pour la direction des novices.

Le 26 juin. J'ammenay les dits Novices à St-Denys.

Lorsqu'il partit pour cette croisade qui devait ainsi avorter, l'excellent religieux ne savait assurément pas les desseins de Dieu sur lui : la prière d'une religieuse réfugiée à Poperinghe dans une maison procurée par la charité de Monsieur de St-Bertin, le conduisait à une mission ignorée encore, mais qui devait devenir sa consolation ici-bas et sa gloire devant les Anges... Quelle circonstance mit en présence dom Martin et la Mère Jeanne, nous l'ignorons, et il n'importe guère. Tout de suite, ils se comprirent, et aussitôt commença entre eux un échange de pensées dont les lettres de cette époque nous montrent la rapide croissance jusqu'à la plus parfaite intimité.

Le moine méritait cette confiance. Mesuré, égal à lui-même, catégorique en affaires, net et sans bavures, qu'il fût question d'éclairer ou de de rassurer, de reprendre ou d'approuver, ses paroles devaient imposer aux âmes la sérénité et le paisible abandon. L'ascendant qu'il prit sur elles, — car la Mère Jeanne ne fut pas la seule à s'épanouir auprès de cette âme rayonnante, — ne souffrit jamais, bénéficia plutôt de la vive impressionnabilité qui se trahit dans ses lettres et surtout dans son *Journal*; à l'idée d'être fait abbé de St-Denys, son pauvre cœur

commence d'entrer dans l'agonie;

il dit rondement de l'abbé Laurin :

Je connais le personnage... c'est un homme tout à fait admirable avec lequel il est impossible de rien traiter ;

il s'apitoie sur toutes les souffrances, sur

la pauvre Reine de france, Marie de Médicis, <qui> meurt à Coulogne ;

sur les misères des humbles, des paysans taillables et corvéables, des gagne-petit, du bon peuple qui paie sempiternellement — après la dîme les vingtièmes — et que ses défenseurs pillent trois fois plus que ses ennemis ; ce n'est d'ailleurs pas une compassion platonique : voici, par exemple, le bilan d'une année de disette (1661) :

Dieu soit béni ; nous avons tout donné à la porte et n'avons pas eu moins : *Quod das, semper habes* ; *quod servas, alter habebit* ;

et dans ces grandes détresses, amis ou étrangers, on secourait tout le monde :

Mons^r Cusac, Colonel Irlandois, me vient remercier pour avoir nourry son Régiment qui estoit à Mons en garnison et venoit icy tous les iours mandier ;

deux mois plus tard :

Le lieutenant Colonel du Duc d'Yorck frère au Roy d'Angleterre me vient remercier pour avoir donné du pain quelques septmaines à ses soldats qui estoient à Mons et mouroient de faim.

Les greniers se vidaient, mais, au risque de fausser tous les comptes du cellérier, le Père des miséricordes y multipliait inexplicablement les grains de seigle, comme il se fait un jeu de les multiplier dans les champs. Malheureu-

sement, il y a des maux qui atteignent les âmes, et des maux sans remède : parlant d'un novice qu'il fit admettre à la profession après un refus injustifié de la part du chapitre,

... il fut admis, — dit-il — ; mais quelque temps après, le pauvre enfant tomba dans une foiblesse d'esprit, peut estre a cause de la trop grande tristesse qu'il avoit eu en se voyant rejetté ;

l'injustice, la simonie, l'ingratitude le révoltent; il frémit en racontant la déposition et l'expulsion de l'abbé réformateur de St-Pierre de Gand :

Ce jourd'huy fut commise la plus grande injustice que l'on ait jamais veuë dans ces Provinces... Les moynes de St-Pierre sçachant que l'Archiduc Leopolde, Gouverneur des Provinces, se laissoit prendre par Argent, ils luy promirent 300.000 fl. en cas qu'il voudroit denommé un Religieux de la maison et chasser le dit Denommé du Roy, lequel avoit esté envoyé pour redresser cette maison qui estoit en un pauvre estat, tant pour la Regularité que pour le temporel, car elle estoit arriérée de 500.000 fl. Après donc avoir pressé, poussé, et presque violenté ce bon Prelat pour quitter St-Pierre et prendre une bonne pension, ou bien une autre Abbaye, car on luy presenta St-Gislain, enfin le voyant trop constant pour la Justice, le 17. may 1650 on procéda à la nomination nouvelle, et fut denommé le Prieur de St-Pierre de Gand, homme que Dieu cognoit, et ainsi fut esclo ce monstre d'injustice par un Lion qui n'estoit pas de la Tribu de Juda. *O ! mores germanicos !* Les bons en sont estourdis, et les Politiques et Hereticques en font les mocques...

On le voit, il resserre nerveusement les faits, et l'estampille dont il les frappe n'est pas languissante. Avec la même netteté de vision, il annonce que

les Garnisons commencent a marcher en campagne, allant de village en village, mangeant le pays à l'ordinaire comme sauterelles.

Et les Liegois qui s'estoient assambles en grand nombre pour chasser de leurs trous les trouppes Lorraines, ont esté bien estrilliés.

Le trait se relève souvent d'une pointe de finesse :

L'archiduc présente la paix aux francois, qui lui rendent des parolles...

Un peu plus tard :

Les ennemys en diverses trouppes rodent parmy le pays : nos gens se cachent derrier<e> Bruxelles, et font la guerre en Lion<s>, mais aux pauvres Paysans.

Il traite ses propres infirmités avec la même joyeuse humeur :

La goutte me saisy et me tient aux deux pieds iusques au 9 octobre et me fit bien grimacer ;

au souvenir d'une autre attaque, il ajoute, invitant le lecteur à s'en amuser avec lui :

sur quoy je fis un vers — un poème — que vous treuverez à la fin ;

de semblable façon il se console de toutes les « fascheries » d'un curé exagérément processif, en lui accordant cette épitaphe :

Qui non vixit sine lite, requiescat sine fine.

On rencontre des traits de ce genre à toutes les pages du *Journal*; mais nous nous y sommes déjà trop attardés. Il fallait toutefois donner quelque idée de cette promptitude à vibrer, de ce sens du relief, de ce don de sympathie, de cette bonhomie cordiale; car c'est là, sans doute, ce qui fait que rien dans la correspondance de sa Bonne Mère et chère Fille ne lui échappe, qu'il en goûte la charmante

naïveté et en mesure la profondeur, et que le chaleureux écho qu'il lui renvoie se nuance parfois d'un fugitif sourire de lettré devant les trouvailles ingénues de sa confidente. Pour l'éclairer, il manie dextrement une théologie mûrie et concentrée, explore le fond obscur des expériences en y projetant la lumière des notions rigoureuses, mais jamais il ne disserte ni ne dogmatise. Il la traite en amie plus encore qu'en disciple. S'il l'instruit avec autorité, il l'exhorte surtout avec tendresse : bon entraîneur, il lui ouvre la piste des vertus, de l'humilité par exemple, comme sans y prendre garde, par le simple aveu de ses propres faiblesses, disant sa peur de la mort, les ménagements de sa santé, et ses petites attaches et ses fortes répugnances; il l'affranchit ainsi de toute réserve craintive et sollicite son abandon sans laisser percer aucune vaine curiosité. Grâce à ce doigté, qui vient autant du pur désintéressement de la charité que d'une délicatesse native, il lui est donné de saisir dans toute leur spontanéité les cris authentiques qu'elle pousse sous le jaillissement de la grâce divine, laissant tomber les précautions de la timidité, pensant tout haut devant lui, et parlant à son cœur aussi librement qu'à cet autre Cœur en lequel s'est fondu le sien. Devant ce témoin compréhensif, prudent, sincère, elle poursuit paisiblement sa tâche;... ainsi, le regard encourageant et ferme d'un Père spirituel tient l'âme en éveil, dissipe toute velléité de tricherie, double la ténacité, souvent même inspire de soudaines intuitions et dicte muettement de beaux coups.

Elle, naturellement, est très femme; d'ordinaire, ses réponses sont patiemment brodées, on n'y retrouve pas le pinceau alerte et le dessin nerveux de M. Gouffart. Elle suit avec souplesse le délié d'une anecdote, mais si on rencontre sous sa plume le terme savoureux ou énergique, c'est qu'il s'est présenté de lui-même ; elle n'hésite point

d'ailleurs à l'employer, mais sans y mettre jamais la moindre coquetterie. Deux traits expliquent son attitude envers les hommes : un bon sens qui ne se laisse point surprendre, et une bonté qui ne se laisse point désarçonner. Qu'il s'agisse d'argent, de brouilles, de législation canonique, de délais de correspondance, de cadeaux, de mutations, d'obédiences, elle est toujours au fait, et elle a le don de sertir toutes choses autour d'elle du liséré lumineux de la charité. On peut voir que, dans les circonstances critiques, elle tient sa maison avec fermeté, avec ordre, avec gravité, avec douceur, comme la ménagère modèle que loue le livres des Proverbes. Candide avec tous, parce qu'elle est candide avec Dieu, elle ne va point jusqu'à confondre patagons, patards et pistoles... mais tous ceux qui l'approchent voient qu'elle se contente de frôler les choses caduques d'ici-bas, et qu'elle s'attache uniquement à la splendeur de la Louange divine et à l'épanouissement du prochain dans la joie surnaturelle. Ainsi sa bonté, puissante et sage, préside aux destinées de ce qui l'environne; et dans la diffusion de cette bonté sur les mille riens dont la vie se tisse au jour le jour, l'éparpillement s'organise, et les choses d'un instant prennent une valeur d'éternité.

*
* *

Les *Communications*, qui suivent la Correspondance, ne sont point transcrites ici exclusivement pour quelques âmes contemplatives capables d'en sucer les moelles sans se laisser rebuter par le langage approximatif, tâtonnant, difficile, qui est fréquent chez les mystiques, — et qui tient à ce que les expériences surnaturelles, auxquelles touche la foi renforcée des dons du Saint-Esprit, ne peuvent se traduire adéquatement dans une terminologie humaine. Si inabordables que paraissent peut-être à cer-

tains les relations adressées par la Mère Deleloë à son directeur, tout lecteur de bonne foi y puisera grande édification. Il en sera infailliblement porté à une dévotion plus intense envers le Sacré-Cœur de Jésus. Près d'un demi-siècle avant la sainte voyante de Paray-le-Monial, la Mère Deleloë reçoit les arrhes de ces révélations qui ont éclairé d'une nouvelle et adorable lumière les abîmes de miséricorde et d'amour où s'est jeté le Dieu qui a pris notre chair et s'est fait notre nourriture. Elle occupe un rang éminent dans la vaste lignée des précurseurs bénédictins de sainte Marguerite-Marie, — dont il n'y a pas lieu de retracer ici l'histoire puisqu'elle vient d'être si admirablement écrite par D. Ursmer Berlière; la place qui lui revient dans ces préparations providentielles est d'autant mieux marquée qu'elle arriva à Ypres comme un vivant mémorial des grâces surabondantes et tendrement compatissantes de Dieu, presque à la date où y mourut le rigide Jansénius († 6 mai 1638). Mais, bien que dom Gouffart l'eût invitée à ajouter des avis pratiques aux directions essentielles qu'elle reçut du Seigneur lui-même, la Mère Jeanne n'était point destinée, comme la sainte Visitandine, à propager par l'image, par les formules, par la fondation de pieuses confréries, par la révélation des Promesses, par mille voies efficaces, cette dévotion que tant d'âmes pressentaient, mais qui devait acquérir si lentement la radieuse prépondérance dont elle jouit maintenant dans l'Église. Toutefois, les pages où elle a relaté les visions, paroles intérieures, révélations, grâces particulières, surtout celle de l'échange des cœurs, ont une onction et un parfum qui leur est propre, et où tout chrétien épris de la Sagesse éternelle trouvera de ces accents qui arrachent l'âme à ses vulgarités, pour la jeter — parce qu'il n'y a pas d'autre refuge et que tout le respect du monde n'y peut rien faire — dans les bras de Dieu.

En relatant les Communications divines, Mère Jeanne n'appelle point à l'aide l'art et l'imagination, mais elle possède l'art suprême de n'y rien ajouter, de ne point les solliciter à son propre sens, d'en livrer la seule substance sans les défigurer, fidèle à s'ignorer toujours et à s'effacer devant les grandeurs de Dieu. Et comme ces manifestations de Notre-Seigneur dans la prière sont le plus souvent dépouillées de toute forme corporelle, et que ses paroles se font entendre non aux oreilles du corps, mais « au plus intime de l'âme », la vénérée Mère est souvent aux prises avec les insuffisances du langage humain : de là, sous sa plume, des formules telles que : « il me fut donné une spéciale connaissance... il s'imprima dans mon cœur une vive certitude... richesses infinies... grandeurs incompréhensibles... » et d'autres qui n'offrent rien de très précis ni de très saisissable. Après tout, l'absence complète de recherche et de décors a son charme, un charme pénétrant, et la parure d'une humilité toujours égale en vaut bien une plus brillante; mais ce serait grand dommage qu'on prît cette modestie pour de l'indigence. Le lecteur qui dans les pages de l'humble Mère cherche attentivement Jésus ne tardera pas à s'apercevoir que les textes similaires sont diversement nuancés et qu'ils mettent en lumière des aspects nouveaux des mystères; il y découvrira aussi une sûreté et un bonheur d'expression théologique, dont il ne faut chercher la source que dans la munificence du Seigneur, car les soucis, les travaux, les maladies, la pauvreté ne laissèrent jamais à la Mère Jeanne le loisir de l'étude : les « caresses » de l'Époux divin l'instruisirent de ce que la Théologie enseigne de plus approfondi sur la lumière de gloire, la circumincession des Personnes divines, la médiation du Sauveur, les problèmes de la grâce. On ne prendra jamais en défaut l'équilibre et la sérénité des jugements qu'elle forme sur les réalités surnaturelles;

ainsi, après avoir décrit la manière dont la divine Essence se donne en jouissance aux élus, venant à parler de l'avant-goût que Notre-Seigneur lui en accorda un jour, elle ne confond nullement ces deux ordres de connaissance, mais, dans les termes les plus justes, elle fait entendre que « nul ne peut voir Dieu ici-bas sans mourir ». Ces aperçus, riches d'expériences, nettement tracés, malgré quelques empâtements et quelques gaucheries, font regretter la perte des autres communications et lettres dans lesquelles la vénérée Mère, au dire de dom Gouffart, traita admirablement des questions de la grâce. La lettre du fr. Robert de Saint-Bertin montrera la précision et l'acuité des vues doctrinales qui s'échangeaient entre la Mère Jeanne et ses heureux correspondants.

*
**

La physionomie morale et spirituelle de la Mère Jeanne resterait insuffisamment connue, si, après l'avoir vue telle qu'elle apparaissait à ses propres yeux et dans sa prière, on ne cherchait à savoir également ce qu'elle fut au jugement de ses contemporains. Qu'on n'attende pas grand'chose de dom Gouffart : son laconique *Journal* ne contient que les deux notes suivantes :

1654. 8 juin. La Rde Mère Jeanne de St-Mathieu superieure des Benedictines de Popperinghe qui vivoit en opinion de saincteté, vient à St-Denys.

1660. Avril 13. Mourut à Popperingues la Rde Mère Jeanne de St-Mathieu Supérieure des Religieuses Benedictines, qui pendant sa vie a eu des admirables communications divines, et spécialement touchant la doctrine de la grace.

Par bonheur, les filles de la vénérée Mère ont gardé les souvenirs de l'une des religieuses qu'elle forma elle-même à la vie spirituelle. Celle-ci ne livre son incognito qu'en

un endroit où elle parle de « Monsieur Deslions mon grand-oncle » : elle était donc la petite-nièce de cet excellent prêtre et théologien qui fut l'aumônier de la maison de Poperinghe dans les années de 1638 à 1647. Ces souvenirs nous mèneront jusqu'au lit de mort de la Mère Jeanne et même un peu au-delà. Il n'est pas malaisé d'y pressentir qu'une plume unique y transmet les confidences d'un bon nombre d'âmes qui l'une après l'autre apportèrent leur épi à la gerbe : autant de confirmations, sans une seule dissonance, de l'éloge prononcé par dom Gouffart.

Toutefois, il manque un dernier trait à cette ébauche; ni dom Gouffart, ni la Mère Jeanne, ni ses filles ne pouvaient l'esquisser, faute de recul, faute peut-être aussi d'un certain esprit critique qui n'était pas de leur âge : la vénérée Mère est-elle une figure bénédictine, sa dévotion, son ascèse, son esprit étaient-ils bénédictins?

Pour secondaire que soit cette question, et sans prétendre d'ailleurs fixer ici en rigueur de termes ce qu'on entend par bénédictin, il n'est pas oiseux de relever dans la vie, les pensées et les lettres de la Mère Jeanne, comme aussi dans celles de son directeur, quelques touches assez caractéristiques d'une mentalité qui sent ses origines. C'est d'abord cette discrétion, incommode à définir, mais captivante à coup sûr, qui se manifeste dans des modes variés : par exemple, dans la réserve de dom Gouffart contrastant avec l'empressement du vicaire Récollet, car il sut attendre que cette âme en quête de rares lumières prît l'initiative de lui écrire; puis dans la bénigne interprétation dont ils enveloppent, lui et elle, la direction du néfaste curé de Beauchamps : la nuance d'optimisme surnaturel que décèle leur jugement si extraordinairement modéré, est révélatrice; elle procède du désir de trouver toutes choses parfaites, non en soi — le bon sens de nos

deux bénédictins ne trébuche pas à ce point! — mais dans l'immensité de la charité. On ne trouverait pas chez saint Jean de la Croix semblable indulgence : ces malheureux directeurs qui ont mandat d'écouter et de suivre, et qui, incapables de discerner, incapables aussi de se taire, meurtrissent les âmes plus que jadis les persécuteurs n'ont déchiré les martyrs, soulèvent l'indignation du Carme; assurément leur ignorance n'est pas un crime ; mais la présomption en est un grand, et ils sont inexcusables lorsque, voyant jaillir du foyer divin une étincelle qu'ils ne peuvent ranger dans leurs mesquines catégories, ils abattent sur elle l'éteignoir de leur paresse satisfaite. Dom Gouffart n'était point de ceux-là! Avec quelle sûreté ne distingue-t-il pas entre le bon et le mauvais esprit, celui de l'abandon dans la foi et l'amour pur, celui des scrupules rechignés et de l'amour-propre tour à tour inquiet et glorieux! Et dans l'usage des pratiques d'ascèse, quel rare équilibre, tant chez lui que chez sa fille spirituelle : ils y recourent sagement et avec fidélité, mais sans se lier à aucun système particulier. Erreur, n'est-ce pas? que de se cramponner à des procédés caducs, et de recoudre du drap neuf à une guenille! Les indispositions provenant de la santé ou de l'âge, et à ce titre même sûrement providentielles, tiendront lieu du jeûne; on veillera à la formation simultanée de l'intérieur et de l'extérieur des novices, du premier par la mortification spirituelle, de l'autre par la régulière observance, si efficace pour discipliner les natures sincères ; on leur demande aussi avant tout l'ouverture du cœur et la simplicité; sans doute on compte sur la vertu des pratiques communes, mais on ne se dispense pas d'exercer individuellement les jeunes religieuses : les progrès rapides constatés chez celles-ci montrent bien que la méthode, pour être souple, ne manquait ni de prévoyance, ni de continuité, ni de fermeté.

La Mère Jeanne ne se rattachait à aucune école de spiritualité, et dom Gouffart n'eut aucun souci de la faire entrer dans quelque apprentissage particulier; aussi jouit-elle de cette aisance d'esprit, — qui n'exclut nullement l'emploi ordonné des moyens de sanctification ni le contrôle rigoureux de la conscience, — et que l'on rencontre peut-être plus souvent dans les cloîtres que dans les autres foyers religieux. Le modeste prieuré de Poperinghe relevait, on s'en souvient, de la réforme de Lorraine : non seulement rien chez la Mère Jeanne ne rappelle la culture doctrinale des grandes abbesses des réformes françaises, mais nul part dans ses écrits elle ne cite d'ouvrage ascétique ou mystique qui permette de découvrir une influence, un courant d'idées dont elle serait tributaire. S'il fallait la comparer avec quelqu'un, il faudrait remonter bien au-delà de son époque érudite et quelque peu empesée : par la spontanéité et la fraîcheur du sentiment, elle ressemble fort à sainte Gertrude; mais elle n'avait, de la grande moniale d'Helfta, ni la vive imagination, ni la richesse d'expression symbolique, ni la science dogmatique et liturgique qui a charpenté les *Exercices*. Ce que l'on peut dire de plus juste et de plus certain sur la mentalité et la formation monastique de Mère Jeanne, c'est que ses cadres spirituels furent bonnement ceux de la Règle de saint Benoît, non seulement en tant qu'elle organise la vie claustrale, mais aussi en tant que source de doctrine intérieure. Le chapitre VII, auquel la Mère Jeanne se réfère instamment à plusieurs reprises, n'est-il pas un exposé méthodique et complet des étapes de la croissance de l'âme en Dieu? d'abord, la rectitude fondamentale à restaurer sous le regard de l'Unique Réalité; la maîtrise à reconquérir sur les passions et la traîtresse volonté-propre ; la voie rapide de la perfection par la sujétion du vieil homme dans l'obéissance et son assimilation à l'Homme-nouveau mort en croix; —

puis, la transition à la vie mystique, dans l'acceptation empressée, héroïque, de l'injustice et des épreuves extraordinaires, « par fidélité envers celui qui nous a aimés... » ; et maintenant, sur les sommets, le large essor dans la sincérité confirmée ; l'oubli définitif de toute propre excellence, l'illumination de notre néant par l'Être, la claire conscience de l'absolue gratuité des dons de Dieu, de notre condition de créatures et de pécheurs, à la lumière de cette expérience de Dieu qui jette l'homme à la fois dans les anéantissements volontaires et dans les extases de la joie parfaite. Et tandis que l'âme gravit ces vertigineuses hauteurs, le corps lui-même se stabilise graduellement dans la Vérité, par la vie commune, le frein mis à la joie intempérante, à l'orgueil animal, au bavardage, à la lourdeur opaque de son limon originel ; il s'assouplit, s'efface, s'exténue, s'effondre, pour ne plus laisser transparaître que la loyauté consumante d'une âme rendue à Dieu. C'est dans ce sublime chapitre que la Bonne Mère cherche conseil et direction, tant pour elle que pour ses filles. Examinant les qualités propres à une bonne Bénédictine, elle s'inspire surtout de la Règle et des degrés d'humilité, et elle compare avec ce modèle l'effort des novices vers la perfection, leur application au recueillement et à l'oraison ; leurs aptitudes pour les œuvres de zèle passent à l'arrière-plan : on les apprécie, on s'en réjouit assez, mais c'est à condition que ces dons naturels, cultivés indiscrètement, ne viennent pas compromettre l'avancement intérieur.

Enfin, les fils de saint Benoît aimeront à retrouver dans l'oraison de cette Bonne Mère la preuve que sa vie intérieure n'était point divisée, qu'il n'y avait pas cloison étanche, mais au contraire, communication étroite, entre sa prière personnelle et la grande et solennelle tâche de la prière chorale et liturgique. On la voit sans parti-pris, sans souci de méthode, mais par le bénéfice d'une formation

harmonieuse et bien inspirée, contempler de préférence en Avent la mission de la Deuxième Personne de la Sainte Trinité, et, en Carême, participer davantage à la sainte Passion du Christ ; les fêtes et les solennités, Noël, Circoncision, etc., lui amènent des lumières particulières pour connaître les divins mystères « comme s'ils se fussent passés réellement », enfin, le cycle s'achève par les fêtes de Pentecôte et surtout du *Corpus Christi*, auxquelles se rapportent un grand nombre de Communications : le début solennel de sa lettre du 2 juin 1646 suffirait à montrer quelle place cette Commémoration du mystère d'Amour occupait dans la dévotion de la Vénérée Mère.

A cette heure, si une juste et sainte impatience n'a pas déjà conduit le lecteur au but par les raccourcis, — il serait déplacé de le retarder davantage. Qu'il veuille toutefois, en prenant dans ses mains ces reliques d'une âme qui n'a rien refusé à Dieu, se pénétrer de respect et se rappeler souvent les paroles de saint Jean de la Croix :

« On ne peut vivre qu'en aimant... [présence,
« Heureux celui qui vit en Dieu, et se recueille en sa sainte
« Celui qui le voit en tout lieu, et dont le cœur ne fait qu'un
S'unir à la divine Essence... [vœu :

« Si puissant est le Roi auquel l'âme est unie,
« Et elle est elle-même si peu de chose,
« Quand se livrant à Lui elle s'affranchit d'elle-même,
« Perd son être, et se transforme en l'Auteur de sa vie. »

Abbaye de Maredsous.

D. B. Sodar, O. S. B.

La très pieuse enfance d'Anne de Guigné

25 avril 1911 — 14 janvier 1922

(*Suite*)

IV. — L'effusion de la divine Charité

Sans une révélation de Dieu, nous ne pouvons pas savoir d'une science certaine si nous sommes en état de grâce, parce que nous ignorons toujours un peu le mystère de notre cœur. La charité effective envers le prochain est pourtant de tous les signes de prédestination le plus lumineux et le plus consolant, puisqu'il faut qu'une âme aime Dieu pour aimer l'homme « en vérité ». « Il n'en peut être autrement, disait le Père céleste à la Vierge de Sienne, puisque l'amour que l'on a pour moi et pour le prochain est une seule et même chose : autant l'âme m'aime, autant aime-t-elle son prochain, car c'est de moi-même que vient l'amour qu'elle a pour lui... Ce sera la preuve que vous me possédez dans vos âmes par la grâce, si vous le faites bénéficier de nombreuses et saintes oraisons, avec un doux et amoureux désir de mon honneur et du salut des âmes. L'âme amoureuse de ma vérité ne cesse jamais de se rendre utile à tout le monde. »

L'aimable enfant dont nous essayons de redire l'humble vie eut ce signe de la présence de Dieu en elle : les effusions de sa charité furent les plus belles manifestations de

sa vie intérieure. Ce signe des saints, elle l'eut d'une incomparable manière : *elle ne cessa jamais de se rendre utile à tout le monde*, « avec cet amoureux désir » de l'honneur de Dieu et du salut des hommes, dont parle sainte Catherine; et parce qu'il y a dans l'amour un ordre divin, Anne, sous la conduite de l'Esprit, distribua ses affections et ses dévouements avec une heureuse sagesse qu'il nous faut essayer de redire.

Elle garda toujours vivant le souvenir de son père; elle pensait constamment à cette âme bénie, qu'elle savait dans le royaume de Dieu. Cette certitude du salut de son « papa chéri » inspirait les paroles de consolation, par lesquelles la tendre enfant confortait la douleur maternelle. Elle faisait souvent des prières et des sacrifices, surtout au début, pour qu'il fût admis sans retard dans la gloire des saints. A la fin, avec une intime amie, elle parlait volontiers de son grand désir d'aller le voir au ciel. Que de signes, discrets mais constants, révèlent ainsi la filiale tendresse, l'impérissable souvenir, chez cette enfant qui ne savait pas oublier!

Elle eut aussi pour sa mère un culte touchant. « *Il faut aimer ses parents, ce n'est pas un commandement, cela vient du cœur* », avait écrit la petite Anne, en ce style simple et direct qui est propre aux enfants. Et sans doute elle fut naturellement affectueuse, mais la grâce et la vertu donnèrent à ses sentiments une rare perfection de délicatesse, d'élévation, de force et d'immolation.

Elle eut pour les siens, comme pour Dieu, « ces yeux illuminés du cœur », qui pénètrent les secrets de l'âme. Elle montait la garde du dévouement autour de la souffrance auguste, que le deuil avait fait naître à son foyer. Elle cherchait dans les yeux de sa « maman chérie » les moindres ombres pour les dissiper par des paroles d'espérance et par les témoignages renouvelés de son amour.

« Ayant pénétré ma douleur, écrit sa mère, elle comprenait ce qu'était pour moi toute allusion à la guerre, ou plus encore la vue d'un officier revenant du front, et si on m'en parlait devant elle, elle s'approchait de moi, m'embrassait tendrement et me disait tout bas : « *Il est heureux, n'ayez plus de peine.* » La tendresse de cet enfant pour moi est impossible à dire. Son limpide et doux regard cherchait constamment à deviner dans mes yeux mes pensées et mes désirs. »

Son cœur restait toujours vigilant, jusque dans ses jeux mêmes. Les Sœurs d'Annecy-le-Vieux, un jour, étaient venues voir sa famille. Elles s'entretenaient, sous la charmille, de pensées chrétiennes, en ces jours de malheur. Anne jouait un peu à l'écart avec Jacques. L'enfant entrevit quelques larmes dans les yeux de sa mère. Aussitôt elle quitte tout et vient dire sa parole d'espérance, avec une grande flamme dans les yeux : « Maman, il est heureux! » Et comme son turbulent petit frère, quelques instants après, n'était pas sage, elle se mit à l'embrasser et avec un irrésistible accent : « Tu sais, Jojo, il faut être bon, maman a du chagrin. » — Elle guettait ainsi les moindres peines pour les consoler toutes!

Et que n'eût-elle pas fait pour apaiser cette douleur qu'elle partageait si vivement? Lorsque, en 1917, les prisons allemandes dévoilèrent le mystère de leurs horreurs, on vit toute une armée de « disparus et de morts » sortir de l'ombre et du silence : ces combattants, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis de longs mois, qu'on croyait trépassés, croupissaient tout simplement dans quelque geôle tudesque ou dans quelque camp muet au cœur des forêts de Germanie, et ils reparaissaient maintenant! Un immense espoir revint au cœur de bien des veuves : n'y aurait-il pas aussi un miracle de retour pour ces femmes qui gardaient vivant sous leurs voiles le souvenir des

absents ? Nénette devina qu'une telle espérance tenait dans une douce angoisse le cœur de sa mère. Elle était alors torturée par une violente crise de rhumatismes et elle eut ce mot bien touchant pour une enfant si jeune : « *Oh! maman, s'il faut que quelqu'un souffre pour que papa chéri revienne, je suis bien heureuse que ce soit moi.* »

Elle eut toujours ce secret de savoir conforter la détresse du cœur. Quand l'Allemagne vaincue vint à Rethondes proposer l'armistice, ce fut par toute la France une joie délirante. Les cloches devaient carillonner la victoire comme elles avaient sonné le tocsin d'alarme. L'heureuse nouvelle parvint tard dans les campagnes reculées de Savoie, où la famille d'Anne se trouvait alors. Les enfants groupés autour de leur mère se promenaient dans le parc Le soleil s'était lentement incliné sur cette douce et magnifique terre, les ombres descendaient, enveloppant toutes choses de cette paix qui fait penser au déclin de la vie, au sommeil de la mort. Lorsque les cloches d'Annecy-le-Vieux se mirent à sonner, une douloureuse émotion serra le cœur de la veuve de guerre : cette voix des cloches, en carillonnant la victoire, ne consacrait-elle pas aussi l'irréparable séparation ? Tous comprirent cette tristesse auguste, et chacun eut pour l'épouse en deuil un mot de tendresse. Mais Anne avait plus vivement senti, plus profondément pénétré cette douleur, et elle vint, elle aussi toute en larmes, se jeter dans les bras de sa mère, et la serrant sur son cœur elle lui disait avec la forte suavité de sa tendresse : « *Ne pleurez plus, maman chérie; papa est au ciel, heureux pour toujours.* » On l'appela pour le coucher ; docilement, selon sa coutume, elle s'arracha aux bras maternels, mais elle attendit toute éveillée en son lit le dernier baiser du soir : elle n'avait pas achevé sa tâche de consolation et elle dit encore à sa mère avant de s'endormir : « *Oh! maman, n'ayez plus de peine! Papa chéri est infiniment heureux, il*

nous voit, il nous aime, et puis un jour nous irons avec lui. Ne pleurez plus, je vous en prie. »

« Ame aimante, a dit un témoin intime de cette belle vie, Anne souffrait des souffrances de sa mère. » De là cet extrême souci pour éviter toute peine, pour apporter tout secours, à celle qui tenait la place même de la sainte Vierge auprès de sa vie. Sachant qu'il fallait éviter les émotions trop vives à sa maman, que ne fit-elle pas pour l'en préserver? Dans l'ardeur de sa course un jour de son avant-dernier hiver, elle glissa et, dans une douloureuse chute, elle se froissa un muscle du genou. Sa mère accourut aussitôt. Anne était blême, des larmes pleins les yeux, sans une parole : elle essayait vainement de se relever. Dès qu'elle put parler, pas un cri, pas une plainte, mais sa première parole fut pour dire : « *Ne vous tourmentez pas, maman chérie, ce n'est rien; j'ai seulement beaucoup de chagrin de vous avoir fait peur.* »

Elle était héroïque pour lui éviter les moindres fatigues. Vers les derniers temps de sa vie, les voyages en auto lui provoquaient des douleurs vives à la tête et au dos. Non seulement elle ne voulut jamais se laisser vaincre par ces fatigues, mais il lui fallut toujours venir au secours des autres. La voiture rendait malade une de ses petites sœurs : Anne maternellement l'installait de son mieux sur ses genoux, la soutenait d'une main et de l'autre égrenait son rosaire. Elle se réfugiait ainsi dans la prière pour être forte, et c'était, sans interruption, depuis le départ jusqu'à l'arrivée. On avait beaucoup de peine à lui faire prendre du repos, tant la bonne enfant craignait que sa « maman chérie » ne se fatiguât à sa place. Elle supportait toutes ses fatigues avec une douce force animée par l'amour : l'altération de ses traits révélait seule, à la fin, son épuisement. Pour elle, son dévouement n'était jamais satisfait, et après tant de soucis, tant d'attentions,

elle demandait encore à sa gouvernante, le soir : « *Demoise, ai-je bien fait tout ce que j'ai pu, pour soulager maman?* »

On n'a vu qu'après sa mort de quel secours elle fut pour les siens. Elle aidait sa mère de mille manières, selon sa capacité, selon toutes ses forces. On fut une fois bien touché par le soin qu'elle apportait à quelque long travail de dentelle, entrepris pour l'église de la paroisse. Elle maniait son crochet avec une ardeur soutenue et une étonnante application. « Vous comprenez, disait-elle gravement, il faut que j'aide maman, sans quoi elle aurait trop de peine. » Et c'était ainsi pour toutes choses. Aider, servir, épargner la fatigue aux autres, était la forme la plus familière, la plus inaperçue presque de sa charité, tellement on trouvait naturel, aisé, aimable ce concours perpétuel de ses jeunes talents.

Elle puisait dans sa vive tendresse la force de cette incessante activité. Car sa piété filiale fut une passion très pure et très belle. Qu'un trait nous en révèle encore l'intensité et la splendeur !

Un jour, une grosse heure à l'avance, tout le petit groupe des enfants vint guetter au jardin le retour de la mère absente. On comptait les minutes, ces longues minutes de l'attente. Nénette avait déjà mis des fleurs au salon. Mais ne fallait-il pas « tout rendre beau pour maman » ? Elle s'arme d'un rateau, énorme pour ses frêles bras, et, gracieuse jardinière, la voilà, de toute son ardeur, en devoir de ratisser l'avenue. On dut lui interdire cette fatigue. Elle obéit aussitôt selon son habitude, mais la préoccupation de sa tendresse l'emporta bientôt et ce ne fut qu'en achevant de « faire belle » l'avenue que l'enfant s'aperçut de son involontaire désobéissance. Toute confuse elle vint demander pardon à sa gouvernante : « Oh ! dit-elle, j'ai oublié que vous m'aviez dit de ne plus le faire ! » Dans cette attention, si petite en elle-même, si grande par

l'amour qui l'animait, dans cet involontaire oubli de l'obéissance qui était sacrée pour elle, la sainte enfant révèle bien le mystère de son admirable cœur.

Et comment redire encore l'affection qu'elle eut pour son frère et ses sœurs ? Sans rien perdre de sa vivacité et de sa bonne humeur, elle se corrigea avec une ardeur soutenue de sa tendance à les dominer. Bien vite elle fut entièrement à leur service : elle répondait à leurs moindres désirs, se faisait de tous leurs jeux, les consolait, les amusait, les faisait travailler. Une vraie petite maman ! Eux s'en aperçurent sans tarder ; frère et sœurs comprirent que Nénette avait résolu de s'oublier et qu'elle donnait toujours. L'habitude fut vite prise de se tourner vers elle « parce qu'elle arrangeait tout ».

On sentait parfaitement sa supériorité : on la consultait, on se soumettait à ses décisions, on avait pour elle une considération qui allait jusqu'au respect.

Cette admiration était d'ailleurs méritée. Anne donnait d' « excellents conseils » et protégeait son petit monde avec une tendre sollicitude. Quand on devait gronder les étourdis, elle en était désolée. « *Maman, c'est peut-être ma faute s'ils ne sont pas gentils, je n'ai probablement pas bien su les amuser.* » Elle plaidait toujours mal un telle cause, car il était bien évident qu'Anne s'appropriait toujours « le rôle ingrat » dans les jeux de ses frères : cela n'aurait-il pas été « sa faute à elle s'ils n'avaient pas été bons » ? Que de fois elle eut à contrarier ses goûts pour satisfaire ceux des « autres » : « *Ça ne fait rien*, avouait-elle, *comme cela ils sont bons.* »

Et oui, pour rester fidèle à son dévouement, elle dut souvent faire de gros efforts et même de durs sacrifices, car elle aussi, elle était enfant, elle avait six ans, sept ans, elle aimait les jouets, et en particulier une certaine brouette, qui lui était bien chère parce que c'était un

souvenir de son papa. Or précisément Jacques avait souvent envie de la brouette : Anne la lui prêtait généreusement avec un bon sourire.

« *Elle s'oubliait toujours* » et « *elle n'oubliait personne* ». Si, autour d'elle, un enfant ne s'amusait pas, vite elle venait et cherchait à le faire jouer. Ses jeux préférés étaient ceux qui plaisaient aux autres, et « les plus ennuyeux pour elle *la comblaient de joie*, quand elle voyait heureux » son petit monde. Elle se livrait toujours avec élan à ces amusements qu'elle embrassait par devoir, parce que son plaisir était de faire plaisir.

Rarement on se doutait du sacrifice que cette joie pure lui coûtait. Un jour, pourtant, on put la deviner. Elle avait soigneusement arrangé des fleurs dans un petit chariot qu'elle était manifestement ravie de promener. Tout à coup Jacques et un petit ami qui jouaient à côté, s'emparent du chariot avec le despotisme du jeune âge et, sans rien dire à Nénette, ni même se douter qu'ils lui faisaient grande peine, jettent les fleurs et s'en vont. Elle ne put comprimer les larmes. Mais à travers ses pleurs : « *Je suis contente*, dit-elle, *ils s'amusent!* »

Une autre fois elle eut un mot charmant. On lui avait dit que la première dent qui tombe apporte un cadeau. Comment cela se fait-il? Les quatre enfants se le demandaient sans bien comprendre. Or le grand jour arriva. Nénette perdit sa première dent, et le soir même le facteur apporta un gros paquet au nom de mademoiselle Anne de Guigné. Tout le monde était là. Quelle allégresse à la vue d'une ravissante toilette de poupée en porcelaine! On se met aussitôt à jouer! Hélas! la joie fut courte. Jacques était là, lui aussi. Comment fit-il? On ne sait. Mais le précieux jouet gisait bientôt à terre, en morceaux. La première stupeur passée, Anne voit son frère en pleurs; elle l'embrasse, le console, et puis, tout bas, à sa gouvernante,

ce mot délicieux sur des lèvres de sept ans : «*Tant mieux, je ferai le sacrifice d'Abraham.* »

Elle eut jusqu'à la fin de ces renoncements vertueux, qui la tournaient toujours au bien des autres. Durant son dernier automne, on avait projeté une partie de chasse où elle se promettait beaucoup de joie. Elle dut rester avec ses petites sœurs, Jacques seul fut emmené. Elle en éprouva d'abord un gros chagrin et s'écarta pour cacher sa peine et ne pas attrister sa famille ; puis, les yeux encore humides de pleurs, elle vint se réfugier auprès de sa gouvernante et, sans une plainte : « Je suis bien contente, dit-elle, que Jojo seul y aille. Puisque maman ne me l'a pas permis ainsi qu'aux petites sœurs, c'est qu'elle a une bonne raison » ; et, voyant ces dernières prêtes à pleurer, elle s'empressa auprès d'elles : « Venez, les petites sœurs, nous allons bien nous amuser. »

En octobre de cette année, elle dut renoncer encore à certain voyage, où son cœur aurait goûté la joie très vive d'accompagner une grande amie. « Je reste pour amuser les petites sœurs, confia-t-elle encore à Mademoiselle, et pour qu'elles n'aient pas de chagrin, puisque vous ne serez pas là. »

Elle avait pour tout de ces attentions délicates, qui sont le signe d'une charité exquise. Par les froids hivers, il fallait l'arrêter pour qu'elle ne donnât point ses couvertures ou son édredon à son frère ou à ses sœurs.

Rien n'échappait à la sollicitude de son cœur. Un jour Jacques allait de l'avant emporté par son ardeur, sans voir que ses cadettes le suivaient péniblement. Anne, très grave, lui dit doucement : « Fais attention, Jojo, Leleine ne peut pas marcher aussi vite que nous. » Ces détails révèlent la fine qualité de cette âme !

Anne d'ailleurs a particulièrement aimé son frère Jacques : elle eut pour lui une sorte de passion ; elle dési-

rait ardemment qu'il fût « bon », ainsi qu'elle disait. Pour qu'il fût sage, elle n'hésitait devant aucun sacrifice, demeurait à la disposition de ce joueur infatigable, se faisait « son cheval » des heures entières et avec bonne humeur, bien qu'elle eût ce jeu en horreur. Elle aurait voulu le voir heureux comme elle, d'une vertu achevée. Quand, par malheur, il n'était pas « bon », Anne se mettait à prier, et, s'il persistait, elle montait jusqu'à sa chambre, grimpait sur son lit pour atteindre le Christ qui le bénissait, et, le baisant de tout son cœur : « *Jésus, faites que Jojo soit bon!* »

Elle priait toujours pour lui avec une particulière confiance. « *Le bon Dieu m'exaucera*, déclarait-elle avec certitude, *c'est pour que Jojo soit bon.* » On ne peut dire quel souci elle eut du bien de cette âme. Une fois, le petit étourdi, malgré la défense maternelle, grimpait aux arbres du parc. On dut plusieurs fois le rappeler à l'ordre. Que faire pour obtenir la conversion de l'obstiné? Anne s'approche, n'y tenant plus, le prend par la main, fait quelques pas sous la charmille, et on l'entend lui murmurer, avec une forte douceur : « *Il faut être bon, Jojo, nous irons communier demain.* » Il n'y avait point pour elle de motif plus pressant d'être sage.

On la vit, une autre fois, dans l'église d'Annecy-le-Vieux, entourer ce petit frère de ses bras, au moment de l'action de grâces. Leur maman n'avait pu les accompagner ce jour-là, et Nénette avait peur que l'enfant ne sût pas tout seul se tirer d'affaire avec le bon Dieu, et elle se mit tout bas à lui suggérer pour Jésus des paroles d'amour, et c'était avec une telle onction, une telle gravité, une si vive flamme, que des jeunes filles qui la virent en furent profondément remuées.

Elle aurait voulu ce petit frère parfait, et volontiers elle aurait pris pour elle tous ses torts et tous ses maux aussi.

Un soir, comme on venait lui donner au lit le dernier baiser, elle luttait contre le sommeil. Sa charité la tenait en éveil. Jacques avait commis dans la journée un petit malheur : « Ne le grondez pas, maman, suppliait la pauvre enfant, il ne l'a pas fait exprès. » « Jojo a mal aux yeux, confiait-elle un jour. J'ai demandé au bon Jésus d'avoir mal à sa place. » Telles étaient les tendresses de son cœur !

Les affections humaines retrécissent l'horizon de l'amitié, les divines le rendent infini : il y a dans l'amour né de Dieu une plénitude qui embrasse aisément toutes choses. Anne semblait aimer chacun d'une tendresse unique, et, en donnant tout son amour à tous, elle ne le diminuait pas, mais elle l'accroissait en le multipliant. Tous avaient leur part, dans un ordre parfait.

On la voyait souvent s'arracher à ses jeux : « Grand-père est seul, disait-elle tout bas, je vais un peu vers lui », et personne ne savait comme elle mettre un rayon de lumière dans la vie finissante du vieillard.

Un de ses grands-oncles fut alors atteint d'une cruelle maladie d'yeux. Nénette eut pour lui les attentions d'un ange gardien : discrètement elle tournait la lampe du bon côté pour que la lumière ne blessât point les regards du malade ; elle s'offrait toujours pour le conduire, lui ouvrait les portes, l'aidait aux endroits difficiles, avec une adresse heureuse et touchante.

Chacun ne sait comment redire les témoignages singuliers d'affection qu'il a reçus de cette enfant. Elle eut pour tous ceux qui l'entouraient cette perspicacité surprenante qui lui faisait deviner les peines secrètes pour les consoler : son regard, si pur, si attentif, semblait aller au fond des âmes. « Demoise, vous avez de la peine, vous n'avez pas de bonnes nouvelles de chez vous ?... Je vais

prier davantage encore pour votre famille. » Ainsi disait-elle quand son cœur découvrait une ombre de tristesse dans les yeux de sa gouvernante.

La voyant si capable de comprendre la douleur, si habile à l'apaiser et si puissante en sa prière, Mademoiselle lui confia une peine intime : la bonne enfant appelait cela : « notre secret à nous deux ». Elle devint, à partir de ce moment, plus affectueuse encore pour sa maîtresse, plus ardente à implorer Jésus pour sa cause préférée, et c'était une préoccupation de toutes les heures, un vrai souci.

Un soir, après le coucher des enfants, Mademoiselle entendit frapper à sa porte un petit coup discret. Anne, toute inquiète, était là, blanche apparition de tendresse. Elle vint se jeter au cou de sa grande amie : « O Demoise, dit-elle, vous savez quelque chose, n'est-ce pas ? Vous avez de mauvaises nouvelles ? » Comment redire cette angoisse?

Elle avait également pour les domestiques des attentions charmantes. Elle ne passait jamais devant les fenêtres du portier sans venir dire un gracieux bonjour. Quand la cuisinière Mélanie, — excellent cœur mais un peu vif —, la tarabustait, c'était une désolation : « Mon Dieu, qu'ai-je donc pu faire à Mélanie!... » Peiner quelqu'un était sa vraie souffrance : elle craignait toujours de blesser la sensibilité souvent fort délicate des gens qui la servaient. La charité lui inspirait tous ces sentiments et la portait à leur être agréable, pour leur faire aimer Dieu. Parmi les friandises qu'on donne aux enfants, elle réservait toujours pour eux la bonne part : la grâce de ses manières donnait à ces petits présents le prix de l'affection, qui est sans mesure. Avec quel bonheur elle gardait pour eux le pain bénit qu'on donne à la messe, et venait l'apporter comme un présent divin ! Ainsi sa bonté allait à tous, l'inclinait vers tous. Une femme de service, qu'Anne connaissait à peine, la « Mère Jeanne », ayant un jour

plumé des volailles, une armée d'insectes avait émigré sur elle. Quelle horreur et quel supplice... pour Nénette! L'enfant se mit gentiment à la chasse. « Mère Jeanne, disait-elle, je ne veux pas que vous soyez seule à souffrir... il faut partager avec moi... j'en veux la moitié. » Et c'était dit avec tant d'affection que la mère Jeanne pleurait d'attendrissement au seul souvenir de cette exquise charité.

Toutes les misères émouvaient cette enfant, tous les besoins la mettaient à l'œuvre.

A l'école ménagère d'Annecy-le-Vieux, il y avait de beaux lapins. Anne, Jacques et les petites sœurs ne manquaient jamais d'aller les admirer, quand on avait la bonne fortune d'aller rendre visite aux Sœurs. Un matin, hélas! plus de lapins, ils ont tous péri! Les Sœurs doivent être bien tristes, puisqu'elles n'ont plus de lapins! Les enfants rentrent au château, consternés. Il faut réparer ce malheur! Gravement Nénette rassemble son petit monde: on tient conseil en grand mystère; avec la permission de maman on brisera les tirelires. Joie! La permission est accordée. Les sous, les billets multicolores sont là, épars sur la table : avec des doigts fébriles, on les compte, l'émotion avive les regards. Pourra-t-on avec cette fortune acheter beaucoup de lapins? Ils sont si chers! Les francs s'accumulent, les petites mains battent d'allégresse : on peut acheter deux lapins!

On cache soigneusement les petites bêtes dans un panier et on laisse à Marinette, la plus jeune, le plaisir de les porter. La joyeuse ambassade arrive, les yeux brillants du bonheur que va causer la surprise. Et en effet le plaisir est grand au couvent! Mais ce n'est pas tout : il faut cueillir aux lapins l'herbe qu'ils préfèrent. Connaissez-vous le goût des lapins? « Ma Sœur, il ne faut pas leur donner toute espèce d'herbe; celle qu'ils préfèrent, c'est le laiteron! Si vous le permettez, nous irons en cueillir. » Et voilà notre

gracieuse troupe, au jardin, faisant moisson, heureuse d'apprendre à la Sœur à connaître le laiteron cher aux lapins !

C'était ainsi pour tout. Anne avait en vérité le génie du dévouement. Un orage avait allumé un incendie dans un hameau du voisinage. Parmi les sinistrés, une jeune femme et ses quatre petits émurent particulièrement la piété de Nénette. Elle résolut de les secourir. En secret elle se mit à fabriquer de petits ouvrages, où elle était fort habile. Tout étant prêt, elle demanda la permission d'organiser... une vente de charité.

Dans la charmille on dressa les comptoirs. Sous un dôme de verdure et de fleurs, un buffet magnifiquement servi : du pain d'épices dont on s'était secrètement privé ; des compotiers de fruits sauvages, des mûres, des fraises des bois, des noisettes cueillies aux noisetiers de la forêt, des chocolats aussi, prélevés discrètement sur le dessert. A droite, une boutique où l'on vendait très cher les fleurs des champs voisins. A gauche, une exposition d'art, où l'on admirait les inventions de Nénette : des berceaux creusés dans des glands, des paniers sculptés dans des marrons, des corbeilles à ouvrage tressées avec des joncs : toute l'industrie du cœur... Tout se vendit fort bien : les vendeuses avaient si bonne grâce ! Anne, ravie, réalisa la somme énorme de trente francs. On devine avec quel bonheur elle fit remettre cette fortune à la pauvre mère...

Parmi tous les malheureux elle eut toujours une prédilection pour les pauvres et les pécheurs. La divine charité l'inclinait de la sorte aux œuvres de l'amour et elle savait unir l'aumône spirituelle aux secours temporels.

Ses « petits pauvres », elle les chérissait vraiment, et les voulait secourir par tous les moyens en son pouvoir. Sur ses étrennes elle faisait leur part avant tout, une part très large, la plus belle. Encore sacrifiait-elle volontiers ses

goûts et préférait souvent se priver pour eux des objets qui tentaient ses désirs. Toujours elle donnait joyeusement, avec un noble oubli d'elle-même.

Pour les enfants sans ressources elle sacrifiait ses jouets « préférés » et « les moins abîmés ». « *Sans quoi,* disait-elle, *je ne ferais pas de sacrifice.* »

Les souffrances des malheureux l'émouvaient jusqu'aux larmes. Elle demandait comment font les pauvres pour se chauffer l'hiver, quand ils n'ont pas de bois. Elle ne pouvait se consoler d'apprendre qu'ils devaient pâtir de la froidure. Alors elle se mettait au travail, avec un souci constant de soulager le plus possible ces misères. Elle faisait pour eux des bas et des brassières et c'était une application touchante. Elle recommençait parfois son travail pour mieux le refaire : ne fallait-il pas donner toujours « *quelque chose de bien pour les petits pauvres* » ? On lui avait dit qu'ils sont les membres souffrants du Sauveur et elle n'eût pas mieux fait pour secourir Jésus malheureux ! Et sa patience, sa longanimité, tenaient parfois du prodige. On lui avait donné une fois, par mégarde, une pelote de laine mitée pour ses œuvres ; elle eut cet amour ingénieux qui ne laisse rien sans le tourner à ses fins : elle rajusta tous les bouts pour tricoter son lainage.

Son dévouement aux pauvres âmes était plus admirable encore, il fut en vérité étonnant : la présence seule du Saint-Esprit dans cette âme peut en expliquer et l'ardeur et la sublimité et la constance.

« Quand elle parlait des pécheurs, on la sentait désolée en son âme, comme noyée dans une profonde tristesse, accablée de peine, témoigne sa plus intime amie, qui la vit et la contempla en ces moments d'entier abandon. Quand elle apprenait qu'un malheureux avait offensé le Seigneur, on l'entendait prier : « *O mon Dieu, pardonnez-lui !* » Et elle levait les yeux au ciel, avec une expression angé-

lique : sa figure n'était plus terrestre. Puis elle cherchait à réparer et comme à consoler le Divin Cœur. On voyait qu'elle souffrait de la souffrance même de Jésus offensé par les hommes : sa physionomie s'attristait comme si le mal lui eût été fait à elle-même. Elle aurait voulu sauver toutes ces âmes, non seulement par la prière, mais par l'exemple et par la parole. Elle avait une grande ambition de les ramener toutes : *elle les aimait!* »

Son meilleur moyen de sauver les âmes était la prière et le sacrifice. Quand on lui recommandait une intention, elle écoutait attentivement, puis avec gravité elle promettait de prier : « Je m'arrangerai », disait-elle, comme si elle avait eu son secret avec le Père Tout-Puissant. Et ce n'était pas une prière d'un instant, balbutiée d'une bouche distraite : c'était un continuel cri de l'âme, tout l'amour de son cœur s'adressant au Dieu d'amour. « Lorsqu'elle voulait obtenir une grâce, et surtout une conversion, on ne pouvait l'arrêter; elle s'imposait mille petites mortifications physiques et morales et entraînait son frère, ses sœurs et ses amis à suivre son exemple. Sauver une âme en la ramenant à Dieu était son idéal, et aucun effort ne lui semblait trop grand pour arriver à ce but. Elle aimait qu'on lui confiât une âme à convertir (1). »

Il lui en fallait toujours une et, sachant que les Sœurs connaissaient parmi leurs malades les pécheurs endurcis que menaçait l'impénitence finale, elle leur demandait toujours une intention précise. Ses demandes avaient la grâce de l'amour et de la discrétion. « *Ma Sœur, pouvons-nous vous aider à prier pour quelque pécheur?* » demandait-elle, et se tournant vers sa gouvernante elle ajoutait : « N'est-ce pas, Demoise, que nous pouvons aider la Sœur à prier pour les pauvres âmes? »

(1) Mlle B.

Elle ne se décourageait jamais dans ses saintes entreprises. Une jeune femme semblait inconvertissable, et Anne en avait une vive peine : loin de désespérer, elle redouble et de prières et de pénitences. Quelle explosion de joie, quel intime tressaillement d'âme quand elle se voit exaucée! Une autre fois, elle voulait gagner à Dieu une forte tête savoyarde, dure comme le granit de ces montagnes. Elle demandait toujours des nouvelles de son « pécheur »; on la voyait navrée de le savoir toujours endurci. La résistance enflammait son courage, et elle demandait qu'on redoublât de ferveur, il fallait *importuner le Sauveur, lui arracher cette grâce :* « Je veux obtenir qu'il se confesse, maman, il faut encore prier pour lui », et elle voulait retourner à l'église. Cet homme, à la fin, reçut le prêtre.

Cette charité s'épanouit, aux derniers temps, en splendeur et en grâce; elle se traduisait par un dévouement universel. « Anne s'efforçait de faire plaisir à tout le monde... Les attentions de chaque instant qu'elle prodiguait à tous ne peuvent se redire. Elle vivait dans un souci constant des moindres besoins de ceux qui l'entouraient. Des gestes effacés, ignorés, mais dont j'ai été le témoin bien des fois, m'ont révélé l'immense charité de ce cœur. Je ne pouvais, les derniers temps, arrêter cette âme ardente. Au milieu de son travail il fallait qu'elle rendît service à ses sœurs penchées près d'elle sur leurs devoirs, et c'était pour un buvard, pour une plume, pour une explication, que patiemment elle s'interrompait (1). »

Ce qu'il faut admirer chez une enfant si jeune, c'est le caractère vertueux de cette si vive affection, et sa surnaturelle élévation. Anne, en aimant, cherchait moins à satisfaire son cœur qu'à combler de joie son prochain. Ce souci du bien des autres la portait constamment à se sacrifier

(1) Mlle B.

pour eux. Cette enfant, mue docilement par le Saint-Esprit, était, à la fin, d'une constance inlassable dans le don de soi, et son art d'aimer savait inventer mille « petits arrangements », pour employer son joli mot. Ce perpétuel oubli de soi lui avait bien coûté d'abord, mais, sous l'empire de la divine charité, elle était arrivée à réitérer si souvent ces actes de volonté pour se renoncer, pour laisser les autres en avant, ou pour les obliger, qu'elle goûtait aux derniers temps la joie de se donner : « Son seul chagrin était de ne pouvoir se faire toute à tous. » Se rendre utile, servir, consoler, rendre heureux pour rendre bon, c'était tout son plaisir à la fin. Et c'était dans la prière que s'épanouissait son amour, de même que c'était par la prière qu'il prenait son essor. « Combien de fois ne m'a-t-elle pas confié : « Je viens de dire un petit « *Salue Marie* » pour vous. » Et sa prière montait souvent ainsi, pour tous, dans un simple acte d'amour. Combien de personnes se doutent peu qu'elle a prié pour elles! Cette enfant bénie avait cet apostolat intime, ignoré, mais si puissant auprès de Dieu qui regarde le cœur (1). »

Le rayonnement d'une charité si parfaite en ses actes, si affinée et délicate en ses moindres nuances, donnait à cette enfant je ne sais quel éclat, qui la faisait ressembler à Jésus. Tous les témoins de sa vie finissante furent frappés par cette paix divine qui transparaissait en la grâce de son visage si pur.

Anne était remarquablement modeste et réservée, ne parlait jamais d'elle-même, et faisait toutes choses d'un élan mesuré, avec une paisible ferveur et une admirable possession de soi : on la voyait toujours calme, et volontiers silencieuse aux heures graves du devoir, enjouée, rieuse, étonnamment vive aux récréations. Mais à ces moments mêmes, la spontanéité un peu fébrile de l'enfance, ses élans irré-

(1) Mlle B.

fléchis et désordonnés n'émouvaient pas en elle une sensibilité de surface : dans un groupe de gracieux et aimables enfants, l'harmonie profonde de ses moindres gestes la révélait toujours supérieure. Toute l'âme, où Dieu vivait, transfigurait paisiblement ses traits : c'était, dans sa douce figure un peu pâle, une expression, une beauté de lignes animées, qui révélaient le mystère d'un charme intérieur, la vie cachée d'un cœur ardent et bon, l'ordre d'une vie bien gouvernée par l'Esprit-Saint, la splendeur d'une lumière de Dieu. La limpidité de son regard si profond et si droit laissait une impression inoubliable de pureté. « Quelle est donc cette enfant? demandait une religieuse au hasard d'une rencontre. On voit Jésus dans ses yeux! » Un pauvre auquel Anne donna son « petit sou », vers la fin de sa vie, ne put s'empêcher de dire qu'une petite sainte lui avait fait l'aumône. « Quel beau petit ange! » s'écriait une personne qui ne connaissait pas Anne, devant le pastel où une amie de sa mère reproduisait de mémoire ses traits lumineux et suaves.

N'est-il pas écrit que nous sommes « prédestinés à devenir conformes à l'image du Fils »? Anne, à force de contempler le Sauveur et de l'aimer, n'était plus à la fin qu'un reflet de sa beauté, qu'une empreinte de sa très pure sainteté. Elle portait en vérité sur son front le signe de « l'Agneau », l'éclat du nom divin. Arrivée à ce point de luminosité, cette âme semblait toucher aux portes de l'éternelle gloire. Elle ne pouvait plus rester longtemps sur la terre. Les anges l'appelaient... (1)

Ét.-M. Lajeunie, O. P.

(1) La place dont la Revue pouvait disposer ne nous permet pas de publier, ici, le récit de la très belle mort d'Anne de Guigné. Nous avions dû pour la même raison écourter le récit des premières années. La vie complète de la « petite sainte » paraîtra, en brochure, à la fin du mois, aux « Éditions de la Vie Spirituelle », Saint-Maximin (Var), sous ce titre : « *La gracieuse histoire de la petite Anne de Guigné.* »

TEXTES ANCIENS

Les mystères douloureux du Rosaire

I

L'Agonie

Tremens factus sum ego, et timeo.

Jésus

Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeure avec moi.

Le fidèle

Me voici, Maître, pour prier avec toi, écouter tes gémissements et pénétrer, si tu le permets, le secret de tes douleurs. Mais dis-moi pourquoi, puisque la Passion était imminente, vouloir ainsi la vivre d'avance, la vivre deux fois ?

Jésus

Parce que les hommes n'ont pas la crainte de Dieu ! Ni la crainte fidèle, ni même la crainte mercenaire ; ils offensent mon Père d'une façon multiple, obstinée, dédaigneuse de l'amour infini ; et ils ne regrettent pas plus leurs fautes qu'ils n'avaient hésité à les commettre. Ne faut-il pas que moi, victime pour vous, pour toi, j'expie non seulement les iniquités des hommes sous les fouets, les épines et sur la croix, mais qu'encore j'éprouve l'indicible erreur du mal que vous ignorez, l'appréhension de la justice de mon Père, l'effroi de sa Majesté outragée, le brisement du

cœur pour son amour méprisé? Qui pourrait comprendre la douleur de mon âme en face du courroux éternel, la violente secousse qui ébranle tous mes membres sous la poussée véhémente du besoin de justice parfaite? Et je dis alors dans l'excès de mon amour pour les hommes : Père, je prends sur moi tous leurs péchés. Considère-moi comme la cause de ta colère; venge-toi sur moi, jette-moi dans une mer de sang, fais-moi souffrir horriblement; fais que je sois plongé, anéanti dans l'abîme de la mort la plus ignominieuse, pour t'apaiser et payer la dette des pécheurs.

Le fidèle

O ineffable bonté de mon Jésus, ô amour incompréhensible! Toi seul étais sans péché et toi seul prends tous les péchés sur toi. N'es-tu pas la joie du ciel, et te voilà dans une tristesse mortelle. Des tourments effroyables t'accablent à cause de ces fautes que nous avons commises avec tant de plaisir et de légèreté!

Jésus

Oui, je suis accablé. Mon front fléchit et tombe dans la poussière; prie avec moi, prie longuement, prie humblement, pleure si tu le peux; vois, mes larmes à moi ne sont pas de l'eau, mais du sang. Et elles sont si abondantes qu'en se répandant sur la terre, elles l'arrosent. Tous mes membres en sont inondés, comme si tous voulaient participer à la condamnation du genre humain sur moi. Non, le Père le plus tendre ne pleure pas la mort de son fils unique comme je pleure votre misère et votre malheur. Je prie — oh! prie encore avec moi — je prie ni comme un Dieu, ni même comme un homme juste, je prie comme un misérable condamné, dans l'angoisse de l'esprit, dans l'abandon total de mes amis, de mon Père même. Je suis allé seul au pressoir pour y être foulé sous le poids des

iniquités des hommes comme le raisin est broyé dans la cuve, et je te donne à boire mon sang pour t'enivrer d'amour. Je plie de douleur avant même d'être déchiré sous les coups de mes ennemis, ma charité prévient mes bourreaux, et comme ceux-ci tardent à venir, ma chair lutte et frémit et le sang part à la rencontre des fouets, des épines et des clous.

Le fidèle

Quel cœur serait assez dur pour ne pas céder à ton amour brûlant, ô Christ? qui donc serait assez ingrat pour ne pas se tourner vers toi et ne pas essayer de te rendre amour pour amour, souffrance pour souffrance, prière pour prière, larmes pour larmes, résignation pour résignation, offrande pour offrande, tourment pour tourment, sang pour sang? Que peut-il y avoir de plus doux pour l'âme aimante que de boire quelques gouttes d'amertume quand le Bien-Aimé a bu par amour pour mon salut le calice amer jusqu'à la lie? Maître, voici ma volonté, pour ta volonté, voici ma sensualité que je veux vaincre pour toi; j'embrasse avec toi la pénitence et les afflictions de la vie; et, penchant mon visage de pécheur vers ta face lamentable et défaite, je te dis ma compassion ardente et mon amour intime.

II

La Flagellation

A planta pedis usque ad verticem capitis, non est in me sanitas.

Jésus

J'attends, debout, le corps nu, directement lié à la colonne, que les fouets s'abattent; mes paupières trem-

blent, non de l'appréhension des coups que mon ardente charité appelle, au contraire, de tout son désir, mais de confusion sous les regards lubriques des soldats. Les cordes serrent si fort mes poignets que, sous les ongles, le sang jaillit. Ne suis-je pas traité comme un imposteur, un mauvais magicien dont il importe de se rendre maître, avec toutes les précautions imaginables? Ne crains pas, pécheur qui me haïs; loin de chercher à me soustraire à tes coups, je te livre ma chair pour la mettre en lambeaux; mon sang bout, impatient d'être répandu pour toi.

Le fidèle

Viens donc, ô mon âme, ne comprime pas tes gémissements, regarde ton époux. Les premiers coups sifflent et labourent ses épaules; il se tait; pas un mouvement pour se protéger, pas un mot pour protester; les coups pleuvent maintenant, les bourreaux se relayent, ils s'acharnent sur ce corps de beauté qui s'ouvre de part en part laissant couler jusqu'à terre des ruisseaux de sang. Mais lui, obéissant jusqu'à la mort à son Père céleste, continue de s'offrir en silence dans la douceur de son âme. O mon orgueil, instruis-toi à ce spectacle! Oserais-je encore demeurer intérieurement révolté, morose, en face de celui qui flagelle ma volonté propre? Combien souvent et facilement je me suis répandu en plaintes, en murmures, en impatiences, impuissant à réduire mes passions intimes, les yeux détournés de mon Roi lié et courbé sous les coups!

Jésus

Puise la patience et la grâce de tous les renoncements dans la vertu de mon supplice d'amour. Le vase de mon corps a été brisé, mais c'est pour que l'huile de la miséricorde s'en écoulât. Ma chair s'est revêtue de pourpre; c'était pour t'attirer à mon amour comme un époux paré

pour les noces. La tristesse répandue dans ma nature a voulu remplir ton esprit d'allégresse. L'abandon de mon Père t'a mérité la grâce de son adoption. Le sang chaud qui m'inonda te préparait le bain salutaire où tu peux te plonger tout entier pour laver les taches de tes vices. Comme d'un vase surchauffé, mon sang sortit bouillant de ma chair éclatée, c'était pour réchauffer ton cœur rigide et refroidi et le faire fondre dans mon amour. Rien n'est resté intact en moi, c'était pour qu'en ton âme rien ne demeure impur et partagé.

Le fidèle

Qu'exigerai-je davantage de toi, ô mon Maître? Pourrai-je perdre le souvenir de cette immense charité, et comment se fait-il que mon cœur ne se fonde pas sous cette incandescence d'amour? Du moins je ne veux pas cesser mes actions de grâces. Je ne veux plus aimer en dehors de ton amour, ô Jésus! car la prodigalité de ta tendresse m'a vaincu. La myrrhe de la pénitence ne me semblera plus si amère à l'avenir, puisque tu n'as pas craint de plonger tout ton corps dans les supplices pour moi, et je m'appliquerai amoureusement à fixer mon esprit sur ta Passion, puisque tu n'as pas hésité à la subir pour moi. Applique-moi le fruit de tes peines immenses, enveloppe-moi de ton sang, comme d'un manteau, afin que toutes mes peines et toutes mes fautes soient couvertes par ton amour miséricordieux.

III

Le Couronnement d'épines

Vidimus eum, et non erat ei species.

Le fidèle

Quel est cet homme qui tremble de froid, nu sous son

manteau de sang? il cherche ses vêtements épars, et, à mesure qu'il les met, chacun se marque d'une tache sanglante. C'est toi, l'époux de mon âme : *pourquoi donc ton vêtement est-il rouge? Pourquoi ressemble-t-il à ceux qui foulent le vin au pressoir?*

Jésus

Mes habits sont rouges, ô mon épouse, *parce que j'ai foulé le pressoir tout seul!*

Mais regarde : tandis que je m'habille, les satellites du démon tiennent conseil pour ajouter à mes tortures. « Ce séducteur, disent-ils, a prétendu qu'il était roi; c'est cela, affublons-le d'une couronne, comme un roi. » Aussitôt toute la cohorte s'entasse dans le prétoire, elle m'y entraîne avec elle; d'affreuses mains frémissantes de haine s'abattent de nouveau sur moi; mes habits à peine remis sont arrachés avec violence; un manteau de pourpre, vêtement de dérision, les remplace, et dessous le sang coule tout le long des ravins creusés dans la chair par les fouets. On me présente un siège au milieu du cercle des insulteurs et des bourreaux; je m'y assieds pour recevoir la couronne d'épines, sorte de casque fait de joncs marins dont les piquants durs et très aigus sont enfoncés dans mon front avec une atroce cruauté. « Sortez maintenant, filles de Sion, venez voir le vrai Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné au jour de l'allégresse de son cœur ».

Le fidèle

Je te vois, mon Maître, mon Roi, mais je n'ose plus contempler ta face ravissante dont la beauté éclipsait celle de toute créature! Les soufflets et les coups reçus pendant la nuit l'avaient déjà gonflée; des ongles furieux l'avaient déchirée; des crachats honteux la souillaient, et maintenant le sang y découle comme d'une source jaillissant par

des fissures multiples creusées par des épines ! Ta tête est vraiment couverte d'une rosée d'amour, ô mon époux, tes cheveux sont humides des gouttes de la nuit, de la nuit de mes péchés ! Que reste-t-il de ton visage adoré qu'on puisse reconnaître ? Ton regard peut-être, le regard lumineux et tendre qui fond la grâce des cœurs ? Mais non, les soldats n'ont pu le supporter, et ils le couvrent d'un bandeau ; rien ne demeure plus de ta beauté ni de ta majesté, ô Roi pieux et doux, vrai prince de l'amour. Et cependant, je me prosterne pour t'adorer. Je veux te prodiguer autant de paroles aimantes que tu as enduré d'insultes pour moi. Autant de fois s'abattit sur ta tête le roseau moqueur, autant de fois je veux, moi, approcher mes lèvres tremblantes des trous des épines pour les baiser avec un respect plein d'amour. Et toi, doux Maître, regarde mon âme à travers le bandeau de tes bourreaux et ouvre les yeux intérieurs de mon intelligeuce. Dégage-la de toute distraction, de toute image qui puisse te déplaire. Donne-moi le regard immédiat sur toi, donne-le à tous les égarés de l'intelligence. Souviens-toi, en particulier, de ceux qui sont privés de l'usage de leur esprit sans qu'il en soit de leur faute et auxquels sans doute tu pensais sous ton casque de douleur. En te priant pour moi, je supplie aussi pour eux. Aie pitié de tous ceux qui jamais ne t'ont vu ou ne peuvent plus te reconnaître sous ton voile de honte.

IV

Le Portement de la croix

Et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.

Jésus

La croix qu'on m'offre et vers laquelle je tends les bras, ce n'est pas une croix de bois plus ou moins lourde, c'est

l'infamie de tous vos péchés, l'opprobre du monde, le mépris de Dieu et des hommes. Je l'ai choisie, cette croix, je la désire ardemment depuis trente-trois ans, je veux m'y clouer et dissoudre dans des flots de sang brûlant vos iniquités amoncelées. Regarde-moi. On m'a rendu mes habits pour que tous pussent me reconnaître, traînant derrière moi le signe du plus ignominieux des supplices. Désormais, mon nom devait être (dans l'esprit de mes bourreaux) lié au mépris qu'on porte aux pires criminels, et personne ne devait plus oser le prononcer sans horreur.

Le fidèle

Jésus, mon très doux Jésus, mon Sauveur, j'errais comme une brebis qui a perdu sa voie, et voici que, pour me ramener au bonheur, tu gravis la voie douloureuse avec mes péchés sur l'épaule. C'est à cause de notre sensualité que tu entres avec tant d'ardeur dans la voie si rude du Calvaire; c'est pour nous mériter l'entrée au milieu des célestes phalanges que tu te montres entre deux voleurs, exposé aux sarcasmes de la foule. Sur ton passage se réalise la parole de ton aïeul David : « Ceux qui sont assis devant leur porte parlent contre moi. Ils chantent contre moi, en chœur, ceux qui sont attablés pour boire du vin, et ils se moquent de moi! Tous ceux qui me voient me tournent en dérision; leurs lèvres échangent des paroles de mépris, et ils branlent la tête. » Qui pourrait rester plus longtemps sans retenir ses larmes au spectacle de tes hontes et de tes douleurs?

Jésus

Ne pleure pas sur moi, pleure sur toi-même et sur les pécheurs, car moi, c'est dans l'ivresse du désir et de l'amour que je souffre tout cela pour la gloire de mon Père et ton salut; mais si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-t-il du bois sec?

Le fidèle

O toi qui n'as jamais péché, mon Maître, condamné pour moi, en pleurant sur moi, c'est aussi sur mon ingratitude que je pleure, car je vois, sur ton épaule déchirée qui plie, telle ou telle de mes fautes ajoutées au fardeau des crimes de l'humanité. Tu tombas épuisé sur les pierres aiguës, et le péché secret d'un de tes choisis, l'indifférence d'une âme que tu voulais pour toi seul, a peut-être causé ce surcroît de peine qui te fait choir lourdement sous l'écrasante croix. Ah ! je t'en supplie, par la vertu de ton sang et la grâce de ton amour sans limite, par les mérites de ta sainte Mère qui manqua mourir de douleur quand elle te rencontra défaillant, garde-moi désormais tout près de toi, ne me quitte plus dans le chemin qui mène au salut, et soutiens-moi dans toutes mes afflictions.

Jésus

Il te faudra, c'est vrai, porter aussi ta croix, car la souffrance est le don de Dieu à ses amis. Mais plus courageusement tu l'accueilleras par amour et imitation de mes douleurs, plus ta croix sera légère et plus je me rapprocherai de toi pour t'aider. Lève-toi, prends courage, n'aie peur de rien ; celui qui m'a pour compagnon dans la lutte est sûr de ma victoire.

Le fidèle

Je me tourne maintenant vers vous, ô Père céleste, ne me regardez plus que dans le sillage sanglant de votre Fils montant au Calvaire, déchargez-moi, déchargez les pécheurs de tous les péchés qu'il a portés pour nous et recevez-nous dans votre miséricorde à notre dernier passage.

V

La Crucifixion

Veni soror mea, sponsa mea veni, inquam, in foramina petrae.

Jésus

Viens, regarde... Mon corps, contracté par la morsure du froid sur ma chair nue, est écartelé sur la croix. Mes membres sont tirés l'un après l'autre avec violence pour être cloué au point fixé d'avance ; les plaies de ma flagellation s'écartent, mes nerfs se bandent comme un arc prêt à se rompre, mes os sortent de leurs jointures, ils saillent sous la chair déchirée ; on peut les compter tous.

Viens, regarde... Mes entrailles se déchirent, mes muscles se tordent, mes veines gonflées éclatent l'une après l'autre... les clous énormes et sans pointes avaient refoufé la peau dans les trous de mes mains et de mes pieds, et bouché mes blessures qui se tuméfiaient ; mais peu à peu, sous le poids de mon corps penché en avant, les plaies se sont élargies, un flot de sang s'en échappe maintenant, tout mon corps se vide. Au-dessous de moi, c'est la terre qui me maudit et se dérobe, à ma droite mon bras s'étend pour embrasser mes amis qui s'enfuient ; à ma gauche je tends une main conciliatrice à mes ennemis qui la repoussent ; au-dessus de ma tête, le ciel lui-même est fermé... Mon Père, mon Père, pourquoi m'as-tu donc abandonné ?

Le fidèle

Je suis là, Jésus, je suis debout contre la croix sanglante avec Marie, la Mère que tu m'as donnée ; j'écoute les battements désordonnés de son cœur prêt à se rompre de douleur, je reçois ses larmes brûlantes qui se mêlent à ton

sang, j'écoute avec elle tes dernières paroles de miséricorde pour tes bourreaux, d'amour altéré pour les âmes et de résignation envers ton Père ; j'attends à genoux ton dernier soupir.

Tu m'as vaincu, mon Dieu ; jusqu'ici, je ne t'avais pas compris. Ta lumière était restée cachée pour moi sous le voile mystérieux de ton humble humanité ; mais voici que, placée très haut sur le candélabre de la croix, elle brille dans toute la maison de mon âme. Tes bourreaux, aidant l'ardeur de ta charité, ont fait éclater de part en part le boisseau ; le vase de ton corps est rompu, la flamme de ton amour rayonne ; le bon larron l'a vue et voici qu'elle l'embrase ; tout à l'heure le centurion païen en sera lui-même aveuglé et s'en ira, se frappant la poitrine ; ton règne commence ; parce que tu as été élevé de terre, tout vient à toi.

Mais dis-moi donc, ô Maître, comment mon amour pénitent pourra-t-il te rejoindre sur la croix ? Puisque, je le vois maintenant, tu m'as tant aimé, je voudrais désormais me réfugier dans tes plaies et y demeurer loin de tout, dans la solitude de la méditation de mes misères et de ta miséricorde.

Jésus

Si tu veux être crucifié avec moi et demeurer dans mes plaies, il faut être prêt à tous les renoncements et ne point rechercher de volupté spirituelle dans la divine contemplation. Lorsque, oubliant volontairement tout ce qui flatte ta vanité, tes désirs seront entièrement soumis à ma volonté, tes pieds seront cloués avec les miens ; lorsque, voulant te reposer sur tes amis dans l'affliction, tu n'en recevras qu'indifférence et oubli, ta main droite sera crucifiée ; lorsque ta charité s'ouvrira toute grande, par la prière et le pardon, sur tes ennemis, ta main gauche sera

comme la mienne sur la croix ; et quand enfin les consolations religieuses elles-mêmes te feront défaut, alors vraiment tu seras avec moi élevé de terre, entre le mépris du monde et l'abandon du ciel. A cette heure-là, ne cède pas à la tentation du démon qui te crie : « Descends de la croix, en te précipitant pour aller chercher de la consolation ici ou là » ; demeure cloué dans la patience et le silence ; c'est l'heure de la grande victoire dans la mort complète de toi-même, et bientôt tu ressusciteras avec moi dans la joie.

(D'après l'École mystique dominicaine du XIV[e] siècle.)

Adaptation de R. Zeller.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Les œuvres et la mystique

La renaissance des études mystiques est si manifeste qu'elle frappe jusqu'aux moins attentifs. Tous constatent que les grands auteurs spirituels sont, parmi les prêtres et les fidèles, l'objet d'une faveur et d'un goût croissants.

Faut-il s'en réjouir pour l'apostolat catholique? Ce que l'on est convenu d'appeler « les œuvres » a-t-il à gagner à ce renouveau de la spiritualité ? Certains craignent des illusions, un attiédissement du zèle apostolique. D'autres redoutent que des clercs et des hommes d'œuvres, entraînés par l'attrait des lectures mystiques, n'éprouvent plus qu'un médiocre désir d'apprendre l'Évangile et ce qu'il y a de simple et de solide dans le catéchisme ; ou bien que, fascinés par la beauté des âmes élevées, ils perdent le goût du labeur plus dur, plus humble, mais tout aussi nécessaire, et qui consiste à rechercher les pécheurs, à s'occuper de la foule.

I. — *Abus possible.*

Évidemment, le danger n'est pas chimérique. Des esprits mal préparés, de jugement peu sûr, d'équilibre mal affermi, peuvent, après avoir lu sainte Térèse sans la comprendre, se croire à de hauts degrés d'oraison, avant même d'avoir commencé à se renoncer ; ils peuvent prendre pour de la quiétude ou des goûts mystiques ou des purifications passives, leur paresse spirituelle, leur sentimentalisme ou leur mélancolie.

Toutefois, qui ne voit que la doctrine des maîtres de la vie spirituelle n'est pas la cause propre de ces illusions déplorables, mais seulement l'occasion ? Ne jugeons pas les doctrines par

l'abus qu'en peuvent commettre les maladroits, sous peine d'avoir à condamner toutes choses bonnes d'autant plus sévèrement qu'elles sont plus excellentes, puisqu'il n'est rien dont on puisse abuser de pire façon que du meilleur : *corruptio optimi pessima.* S'il plaît à Dieu, nous traiterons, quelque jour, ce sujet tout au long. Nous tâcherons de montrer qu'il n'est pas de plus sûr préservatif ni de remède plus efficace contre les illusions en piété que l'étude bien conduite des mystiques eux-mêmes. Qui donc a fait aux illusions diverses chasse plus impitoyable que le grand docteur mystique saint Jean de la Croix ? Aujourd'hui, nous nous contenterons de quelques réflexions, simples et pratiques, sur la mystique et les œuvres.

II. — *La mystique n'éloigne pas des œuvres.*

A moins que l'on n'entende par « mystique » ce qu'entendent les littérateurs, et même certains philosophes, qui font dire à ce mot les choses les plus disparates. Si « mystique » signifie sentimentalisme pieux, religiosité imprécise ou ce vague à l'âme avec quoi la langue vulgaire l'identifie plus ou moins ou ce que le vénéré Timon-David appelait plaisamment « la dévotion des cous tordus » : alors oui, craignons que « la mystique » ne nous détourne du goût de l'Évangile et des labeurs humbles et forts. Mais il y a là l'insupportable abus d'un des plus beaux mots de la langue chrétienne qui s'en est toujours servi pour désigner une réalité magnifique. Gardons aux mots leur sens théologique, si nous voulons éviter la confusion dans les idées.

Théorique, ou spéculative, la mystique est cette partie de la science théologique qui traite de la vie d'union à Dieu, de sa nature et de ses propriétés.

Expérimentale, la mystique est une connaissance sublime et amoureuse que Dieu donne de lui-même, spécialement par la mise en exercice du don de sagesse, aux âmes humbles et pures.

Pratiquement, un mystique est donc un chrétien qui s'étant renoncé lui-même, ayant pratiqué de son mieux toutes les vertus et s'étant livré autant qu'il le pouvait à l'action divine, est assez habituellement conduit par les inspirations du Saint-Esprit au moyen des dons reçus au baptême et qui ont crû avec la charité. En d'autres termes, un mystique est celui qui

vit ordinairement uni à Dieu et agit sous son inspiration. Et en définitive, la vie mystique, c'est la vie intérieure s'approchant de sa perfection.

Comment veut-on qu'une âme aussi vivante n'éprouve pas une ardente charité pour le prochain, ne soit pas prise par le désir de la gloire de Dieu? C'est le caractère du bien de se communiquer. Le Bien infini se donne dans la personne du Fils et du Saint-Esprit et finit même par déborder sur la création. Aussi lorsqu'une créature participe à cette divine Bonté, elle éprouve aussitôt le besoin de la communiquer aux autres; plus elle la possède, plus elle veut la donner. Il faut le dire des âmes ferventes, des mystiques : plus Dieu est en eux, plus ils sont pressés de communiquer Dieu.

En fait, l'histoire nous le raconte, ceux qui ont accompli le plus d'*œuvres*, ceux qui ont porté la puissance de l'action catholique à ses extrêmes limites étaient des mystiques. Saint Bernard, qui souleva l'Europe, était un mystique. Saint Dominique, l'organisateur par excellence, l'apôtre à l'activité si mesurée et si énergique, était un mystique. Mystique, et des plus remarquables, saint Vincent Ferrier, le plus grand prédicateur du moyen-âge. Mystique, sainte Catherine de Sienne, pacificatrice des cités, soutien inlassable de la papauté. Mystiques, saint François de Sales, grand convertisseur d'hérétiques, controversiste, fondateur d'ordre, et sainte Térèse, l'étonnante réformatrice, et saint Vincent de Paul, le fondateur des « œuvres » modernes, et ce parfait modèle du clergé paroissial, le B. Curé d'Ars, et tout près de nous l'admirable chanoine Timon-David dont les œuvres de jeunesse demeurent des modèles pour le clergé français (1). Ces grands *actifs* furent d'abord des contemplatifs; dans leur vie l'oraison eut une place large et principale (2).

Nous le demandons, en quoi la mystique a-t-elle gêné leur

(1) Cf. C. Lecigne, *J. Timon-David*, 88, boulev. de la Madeleine, Marseille. 1 vol., 8 fr. 50. Voir en particulier liv. II, ch. III, le directeur de l'œuvre; liv. IV. Rayonnement extérieur, où apparaît nettement le secret de son succès : sa constante préoccupation de former ses jeunes gens à la vie intérieure.

(2) Il serait évidemment facile d'établir une longue liste. Nommons encore, parmi les hommes d'œuvres, le saint abbé Allemant; et parmi les curés, le P. Emmanuel, qui a su faire de la paroisse de Mesnil-Saint-Loup une paroisse modèle à tous points de vue.

ministère? Leur zèle en fut-il plus tiède, leur activité moins généreuse, leur succès moins complet?

Aujourd'hui aux chrétiens fervents qui se livrent à son action le Saint-Esprit inspire le même mouvement : il les porte d'abord et principalement à accroître leur vie intime, à « fortifier en eux-mêmes l'homme intérieur, selon le mot de saint Paul, afin d'être enracinés et fondés dans la charité et remplis de toute la plénitude de Dieu (1) ». Ensuite, ainsi pénétrés de vie divine, il les invite irrésistiblement à se retourner vers le prochain pour lui faire part de leurs richesses intimes et se dépenser à son service. C'est pour avoir des apôtres plus nombreux et plus utiles que le Saint-Esprit semble répandre aujourd'hui des grâces mystiques plus abondantes.

III. — *La mystique est la meilleure préparation aux œuvres.*

Nous en sommes absolument persuadés. La mystique spéculative elle-même, c'est-à-dire l'étude des maîtres de la vie spirituelle, de leurs exemples et de leurs écrits, prépare le prêtre et tout chrétien à un apostolat plus surnaturel et donc plus fructueux.

De tous les écrivains mystiques on peut dire ce que le B. Jourdain de Saxe écrivait de saint Dominique : « *Ardebat quasi facula pro salute pereuntium* : Le désir de sauver ceux qui se perdent brûlait en son cœur comme un feu. » De cette ardeur qui les consume on trouve l'expression brûlante presque à chaque page de leurs œuvres. Comment, à ce contact, ne pas se sentir, au moins à la longue, enflammé par leur zèle? Comment résister à leur exemple?

Eh quoi! dans le bréviaire même et jusque dans la liturgie de la messe, l'Église célèbre les écrits des mystiques, elle affirme que ces grandes œuvres sont nées sous une particulière inspiration de l'Esprit-Saint (2) elle nous exhorte à nous nourrir de cette doctrine, elle nous fait prier pour que nous sachions en tirer les leçons : et cette lecture serait pour nous

(1) Eph., III, 14.

(2) Voir, par exemple, l'office et la messe de saint Jean de la Croix et de sainte Térèse.

un danger, ces écrits cacheraient un piège, ils nous détourneraient du zèle de la gloire de Dieu ! Nous ne pouvons l'admettre, nous préférons nous fier aux recommandations de l'Église.

D'ailleurs il n'est que d'entendre leurs leçons. Que nous conseillent les mystiques? De nous replier sur nous-même, de nous reposer dans un vague sentimentalisme? C'est bien mal les connaître. Ils nous excitent sans cesse à chercher la gloire de Dieu, ils nous poussent au dévouement.

François d'Assise ne croit pas pouvoir être l'ami du Christ s'il ne travaille activement au salut des âmes rachetées par le Christ (1).

Écoutez Angèle de Foligno : « Que votre amour ne se borne pas à vous, qu'il embrasse toutes les nations. Je vous le dis, mon âme a plus reçu de Dieu quand j'ai pleuré et souffert pour les péchés des autres plus que pour les miens » (*Visions*, trad. Hello, p. 385).

Sainte Catherine de Sienne exhorte sans relâche sa « bella brigata » à travailler pour l'Église, à « se nourrir des âmes », comme elle disait en sa langue ardente. « Mon Dieu, mon Dieu, s'écrie-t-elle, dilatez mon âme pour le salut du monde. » Certes, ce n'est pas elle qui engagerait son disciple à se ménager.

Écoutez ces maximes de saint Jean de la Croix : « Celui qui fait encore quelque cas de lui-même ne doit pas croire qu'il se renonce ni qu'il suit véritablement Jésus-Christ... Ne refusez jamais un travail, même si vous le jugez au-dessus de vos forces. Que chacun trouve en vous un cœur compatissant et généreux » (*Maximes spirit.*) (2).

(1) S. Bonav., *Vita S. Francisci*, c. IX.

(2) Il faut se limiter, et cela nous empêche de reproduire d'autres textes intéressants. Toutefois citons quelques lignes de Ruysbroeck l'admirable, qu'on est particulièrement étonné de voir quelquefois pris à partie. Dans l'*Ornement des noces éternelles*, il parle de « l'homme intérieur, enchaîné dans les liens de l'amour ». Cet homme, dit-il, descend jusqu'aux pécheurs avec grande compassion et miséricorde, et à force de dévotion intérieure et de prières répétées il les ramène à Dieu... Puisque cet homme porte en lui une commune charité, il prie et désire que Dieu répande son amour et sa miséricorde sur les païens, les Juifs et tous les infidèles... (ch. XLII). Cet homme éclairé enseigne et instruit, reprend et sert tous les hommes, fidèlement et avec discrétion, car il porte en son cœur une commune charité. Il est médiateur entre Dieu et les hommes » (ch. XLIV). « Aux premiers

En vérité, c'est une leçon d'oubli de soi qui monte de ces œuvres; une perpétuelle accusation contre l'égoïsme et la paresse éclate et nous force à suivre Jésus à la recherche de la brebis perdue, ou mieux encore à la montée du calvaire pour le salut du monde. Ces pages conservent la flamme qui brûlait en ces grandes âmes, et il suffit aux plus médiocres d'entre nous de se pencher sur elles pour que la tiédeur se dissipe et que les cœurs reprennent leur élan. L'historien d'Ernest Psichari nous rapporte que durant la dernière année de sa courte vie ce beau soldat lisait surtout les mystiques : les révélations de sainte Mechtilde, les œuvres de saint Jean de la Croix, de sainte Gertrude, la vie de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus (1). Or c'est précisément à cette même époque que, tout en demeurant exactement et joyeusement fidèle à ses devoirs militaires, il se mit à aider le clergé de Cherbourg dans les œuvres paroissiales et la visite des pauvres et des malades. « Nous l'avons surtout connu comme apôtre », témoigne l'un de ces prêtres. Lui-même l'expliquait : « C'est comme l'huile qui ne peut pas s'empêcher de s'étendre... Quand on a la vérité, il faut qu'on la répande. » L'étude des mystiques le poussait au don de soi.

— Si cela est vrai de la mystique spéculative, à plus forte raison de la mystique *vécue*. Dieu ne peut être dans une âme sans la porter à se dévouer. « L'amour du Christ nous presse », dit le prince des mystiques, saint Paul : il le pressait à se dépenser sans mesure, à se faire anathème pour ses frères. En fait, dit le P. Faber dans ses conférences sur la bonté, « ce sont toujours les saints contemplatifs qui ont le plus aimé les pécheurs, plus même que les saints actifs qui ont employé leur vie à les convertir. L'élément contemplatif est nécessaire pour former un apôtre complet ».

L'histoire semble le prouver de façon décisive. Quand les circonstances le demandent, les mystiques se trouvent tout adaptés aux œuvres qu'on attend et ils les mènent avec une maîtrise souveraine. La plénitude des dons, en particulier de

temps de la sainte Église, papes, évêques et prêtres vivaient à la disposition de tous, et c'est pourquoi ils convertissaient le peuple, édifiaient la sainte Église et notre foi et la scellaient de leur sang et de leur mort » (*Le tabernacle spirit.*, ch. c). Nous empruntons ces citations à Mgr Waffelaert, *L'union de l'âme...*, Paris, Desclée, 1916.

(1) A.-M. Goichon, *Ernest Psichari*, Éditions de la « Revue des Jeunes », Paris, 1921, p. 284.

conseil et de force, les prépare au gouvernement des hommes et des choses. Avec quelle sûreté et quel joyeux entrain la « mère des spirituels », sainte Térèse, n'organise-t-elle pas ses fondations! C'est un fait, les mystiques réussissent, et l'on pourrait bien dire en vérité, devant les résultats, que les plus pratiques des hommes sont les plus mystiques.

Pourquoi insisterions-nous? Est-il un prêtre, un chrétien qui puisse sérieusement se demander si la fréquentation des saints et l'accroissement de la vie intérieure — (et c'est cela la vraie mystique) — sont un obstacle au ministère apostolique? Saint Thomas, toujours si calme et si mesuré, ne peut s'empêcher de dire que « c'est fou » de soutenir une opinion pareille : « C'est fou de dire que le fait pour un chrétien de progresser en sainteté le rend moins apte à exercer les offices du ministère (1). » C'est pourtant l'opinion de ceux qui regardent la mystique comme un obstacle au développement des œuvres.

IV. — *Par elle-même la mystique est féconde en fruits apostoliques.*

« Toute âme qui s'élève soulève le monde », disait Newmann. C'est vrai surtout des saints. Nous n'avons pas à insister sur cette vérité cent fois redite ici. Tout le monde a lu le bienfaisant petit livre de Dom Chautard, *L'âme de tout apostolat*, où le vénérable abbé de Sept-Fons met en si vif relief d'une part la nécessité de la vie intérieure pour les personnes vouées aux œuvres, d'autre part sa prodigieuse fécondité apostolique. Qu'il y ait un abbé Allemant, un Timon-David en chaque ville : les œuvres seront bientôt prospères. Qu'il y ait un Curé d'Ars par doyenné : la foi refleurira vite.

— Sans doute, dira-t-on, personne ne nie l'influence des saints. Mais saint et mystique ne sont pas synonymes.

— C'est vrai, tout mystique n'est pas un saint. Dès les premières oraisons contemplatives on est un mystique, on n'est pas encore un saint dans la force du mot. Toutefois on est en marche vers les sommets dont on est plus près ou, si vous le voulez, moins loin que ceux qui sont éloignés de toute grâce

(1) « Stultum est dicere quod per hoc quod aliquis in sanctitate promovetur, efficiatur minus idoneus ad spiritualia officia exercenda. » *Sum. Th.*, II^{a} II^{ae}, q. 187, a. 1.

mystique qu'ils ne désirent pas, dont peut-être ils font fi. De tout vrai mystique on peut espérer qu'il deviendra un saint.

Ce qui est donc pleinement vrai des saints, est vrai des mystiques dans la mesure même où ils sont mystiques et plus près de la grande sainteté. Dieu se manifeste en quelque sorte dans les âmes ferventes, il dévoile un peu ses perfections infinies et laisse transpirer quelque chose de son mystère. Souvent, c'est par ce rayonnement de la vie intérieure d'une âme d'élite que Dieu touche les pécheurs et mène les justes à une plus haute perfection. « J'ai vu Dieu dans un homme », disait un avocat en quittant Ars. C'est sans doute pour cela que René Johannet écrivait récemment : « Les vrais apologistes, ce sont les saints. » Jamais un saint, un mystique ne se lèvera au milieu d'une œuvre, d'une communauté, d'une paroisse sans qu'autour de lui les âmes ne deviennent meilleures et que Dieu ne soit plus aimé.

V. — *Craignons pour les hommes d'œuvres, non pas qu'ils soient trop mystiques, mais plutôt qu'ils ne le soient pas assez.*

Nous espérons qu'après lecture des pages précédentes on sera de notre avis. Si un catéchiste, un instituteur, un directeur de patronage, se sentent attirés par la grâce vers cette vie de renoncement et d'union à Dieu, vers cette pratique parfaite des vertus qui constituent la vie mystique, Dieu soit béni ! Ils ne pousseront jamais trop loin l'oubli de soi pour penser aux âmes, ils ne seront jamais trop unis au Seigneur, ni trop dociles aux inspirations de l'Esprit-Saint. Ne craignez pas pour leur vie active : les œuvres dont ils s'occupent seront bénies. Dieu veuille que tous les prêtres, instruits ou non de mystique théorique, soient pratiquement des mystiques ! L'apostolat catholique fera de rapides progrès.

Que nos vénérés confrères veuillent bien se rappeler quelques propositions du traité de l'Eucharistie : celle-ci d'abord, que notre sacerdoce est le prolongement, l'extension du sacerdoce unique du Christ ; ensuite que l'acte essentiel du sacerdoce de Jésus est le sacrifice de la croix.

Si cela est vrai, l'acte essentiel de notre sacerdoce est la messe, comme l'acte essentiel du sacerdoce de Jésus fut le sacrifice de la croix. Dans la vie du Christ, tout est orienté vers

le calvaire : dans la vie du prêtre, tout doit être orienté vers la messe. Pour Jésus, le centre de son activité fut le calvaire : pour le prêtre, le centre, c'est l'autel. Si le prêtre peut donner la vie aux âmes, c'est parce qu'il peut célébrer la messe (1). Voilà d'abord pourquoi nous sommes prêtres : pour ouvrir, à l'autel, la source de la vie, pour appliquer aux âmes les fruits du sacrifice. C'est notre fonction primordiale, par laquelle nous sommes utiles à nos frères bien plus que par toute autre, puisque c'est alors surtout que nous donnons Dieu aux âmes, ce qui est proprement la fonction sacerdotale : *sacerdos quasi sacra dans*. Que notre premier souci soit donc de vivre le plus possible de l'eucharistie et d'en faire vivre les fidèles. Propager la vie eucharistique, faire en sorte que la source de vie jaillissant de l'autel arrose toutes les âmes : voilà la première des « œuvres ». Quand le B. Vianney arriva dans sa paroisse d'Ars, il la trouva dans un état très médiocre. Que fit-il? Il s'établit à demeure près du tabernacle, il y priait, il y travaillait, il y préparait ses prônes et ses catéchismes, il y passait ses journées, il vivait auprès de Jésus : l'autel était son centre. On sait le résultat.

Eh quoi! chers confrères, est-ce l'époque de gaspiller notre temps et notre activité? Les prêtres sont si peu nombreux, hélas! l'exercice du saint ministère devient si lourd que nous devons chercher les moyens de succès à la fois le plus rapides et le plus efficaces. Notre programme doit être : vite et sûrement.

Or les mystiques réussissent. Imitons-les. Qu'ont-ils donc fait? Ils se sont d'abord préoccupés de se sanctifier, de se remplir de vie divine, de prier beaucoup : ils agissaient ensuite plus aisément et plus sûrement. Dans la mesure même où ils se sanctifiaient, ils avaient moins besoin de ce que j'appellerai l'activité extrasacerdotale. N'êtes-vous pas frappés de ce fait que ces saints qui se sont imposés aux foules et ont converti tant de pécheurs, ne faisaient pas appel, ou très peu, aux moyens détournés des œuvres dites modernes, mais saisissaient

(1) Saint Thomas le dit expressément quand il expose par quels actes spécifiques se manifeste le pouvoir sacerdotal : « Unum principalem supra corpus Christi verum, et alterum secundarium supra corpus Christi mysticum. Secundus autem actus dependet a primo » (*Sum. Th.*, Sup., qu. 36, art. 2, ad 1). Notre ministère sur les âmes dépend donc de notre ministère à l'autel.

les âmes directement par une influence proprement sacerdotale?

Vous avez besoin d'agir vite? Priez, sanctifiez-vous, que votre vie reproduise celle de Jésus : le contact avec vos paroissiens ou avec vos élèves s'établira bien plus promptement, car les hommes discernent vite la présence de Dieu dans un de leurs semblables et ils en subissent l'emprise. « Celui-là, disait un paysan lorrain à la vue du doux et austère Père Besson, celui-là n'a pas besoin de parler : il convertit en vous regardant. » Allez tout droit, par le chemin direct; pour un but divin pourquoi ne pas user d'abord de moyens divins? Ayez confiance en la grâce de votre sacerdoce. Même avec de longs discours certains prêtres ne peuvent décider un pécheur à recevoir les sacrements, tandis que tel autre, d'un mot, bouleverse les cœurs. Pourquoi, sinon parce que celui-ci rayonne de vie surnaturelle et que par lui Dieu s'impose aux hommes? Son contact avec les âmes est plus direct et décisif.

Ce ne sont pas les mystiques qui perdent leur temps en donnant de longs moments à l'oraison, mais bien ceux qui oublient la mystique : « Certains, dit saint Jean de la Croix, donnent leur préférence à l'activité et s'imaginent pouvoir conquérir le monde par leurs prédications et leurs œuvres extérieures. Eh bien, qu'ils réfléchissent à ceci : ils rendraient beaucoup plus de services à l'Église, eux-mêmes deviendraient beaucoup plus agréables à Dieu (et je laisse de côté le bon exemple qu'ils donneraient), s'ils employaient à se tenir en oraison devant Dieu ne fût-ce que la moitié du temps qu'ils dépensent ainsi... Car alors *ils feraient certainement plus avec moins de travail, et plus par une œuvre que par mille, grâce au mérite de leur oraison et aux forces spirituelles qui leur en reviendraient.* Agir autrement, c'est marteler, faire un peu plus que rien, parfois absolument rien et même du mal. Que Dieu vous préserve de ce sel qui commence à s'affadir! Extérieurement son activité paraîtra réaliser quelque chose, mais en substance ce sera du néant, tant il est vrai qu'une œuvre n'est bonne qu'avec la vertu de Dieu (1). »

Ces paroles sont fortes et claires. Elles expriment l'enseignement traditionnel. Souhaitons à tous ceux qui exercent le saint ministère d'en saisir la portée. Et bien qu'il soit parfois fastidieux de multiplier les citations, rapportons encore cette page

(1) S. Jean de la Croix, *Cant.*, str. XXIX.

de Faber. Le sujet est si grave qu'il importe de mettre bien en lumière la doctrine authentique. Tant de bons prêtres, tant de personnes d'œuvres sont dans l'illusion, et à cause de cette illusion, gaspillent un dévouement précieux! Le P. Faber examine l'attitude des saints par rapport à l'activité extérieure : « En général, dit-il, les saints ne firent qu'un petit nombre d'œuvres. Assurez-vous-en, si vous le voulez, avant de l'admettre, car vous trouverez plus d'une conséquence à en tirer. Je dis que les saints ne sont pas une classe de gens fort affairés. Leur vie ne fut, en aucune façon, surchargée d'œuvres, pas même d'œuvres de miséricorde. Ils se firent un devoir de se réserver des moments considérables pour eux-mêmes et pour les affaires de leur âme. Leur activité fut beaucoup plus contemplative que nous ne serions disposés à le penser. Ils ne se rendirent point les esclaves du public; leurs pratiques de piété furent en petit nombre et d'une simplicité de méthode remarquable. Un chapitre sur la charité héroïque d'un saint nous écrasera peut-être par l'encombrement des faits qu'il contient : occupations multipliées, mouvement incessant, offices presque incompatibles, et choses semblables. Nous oublions qu'ils représentent cinquante ou soixante années, de douze mois chacune. Mais si, de ce chapitre, nous allons à celui du don de prière, nous trouvons que le saint employait chaque jour à cet exercice quatre ou cinq heures, ou même sept comme Suarez, et jusqu'à dix comme saint François de Borgia (1)... »

Il est temps de conclure. Puisque nous poursuivons le même but que les saints, la conversion des pécheurs et la sanctification des justes, employons les mêmes moyens. Aurions-nous la fatuité d'*agir* mieux et plus que ces grands hommes, ou de mieux comprendre l'apostolat catholique? L'une des pires ruses du démon en nos temps est de faire croire que les méthodes apostoliques des saints ne sont pas assez « modernes » et d'inspirer la peur de la mystique, comme si l'Église ne travaillait pas sans cesse à la propagation de la vie mystique, c'est-à-dire à l'accroissement et au plein triomphe de la vie de Dieu en nous. Que tous les hommes d'œuvres deviennent mystiques et qu'ils suscitent des mystiques : nous ne pouvons souhaiter à leur ministère bénédiction plus féconde ni plus exquise.

M. VINCENT.

(1) Faber, *Confér. spirit.*, Paris, Téqui, 1916, p. 227.

L'Association du Mariage Chrétien [1]

Tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'un des plus grands maux de la société moderne est la disparition de l'esprit familial.

Le plus grand sentiment que Dieu ait déposé au cœur des hommes : l'amour, est volontairement détourné de son but naturel. C'est aujourd'hui une opinion courante que l'homme est en droit de chercher dans l'amour, indépendamment des responsabilités qu'il implique, une simple satisfaction personnelle. Non seulement le divorce est inscrit dans la loi, mais beaucoup en viennent à considérer l'union libre comme le terme normal de la civilisation moderne. Le nombre de ceux qui se refusent à procréer va grandissant tous les jours, et les époux eux-mêmes restreignent volontairement le nombre de leurs enfants. La débauche juvénile est aujourd'hui courante, même chez les jeunes filles. Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes filles qui se croient chrétiennes et déclarent sans ambages que, si elles se marient, elles n'auront qu'un enfant, ou attendront plusieurs années avant d'en avoir un.

Les conséquences sociales et religieuses de cet état d'esprit ont porté leurs fruits : la France se dépeuple au point qu'elle est obligée de faire appel à l'immigration étrangère et que les économistes prévoient sa prompte disparition du nombre des grandes nations. Les foyers chrétiens ne sont plus maintenant qu'une infime minorité, et ce n'est pas tant à l'influence des lois qu'à celle des mœurs qu'il faut attribuer la déchristianisation de la France.

Un mouvement s'est produit depuis quelques années, destiné à réagir contre le mal profond qui tarit les sources vitales de la famille française. Ce mouvement d'ordre social et politique tend à chercher la solution du problème dans l'amélioration des conditions économiques de la vie familiale. Loin de nous la pensée de nier l'utilité des réformes envisagées ; mais ce serait se faire illusion que d'imaginer que l'on pourra remédier au mal si l'on ne commence par changer les âmes et les

(1) Secrétariat : 86, rue de Gergovie, Paris-XIV[e].

volontés. La vie familiale relève de la religion bien plus que des conditions économiques. Si donc la société civile se doit préoccuper du problème familial, c'est à l'Église que revient le rôle essentiel, celui qui consiste à changer les volontés et à rendre aux individus le sentiment de leurs responsabilités familiales.

C'est sous l'empire de ces préoccupations, proprement religieuses, que s'est fondée l'*Association du Mariage Chrétien*. Elle tend à définir le rôle spécifique de l'Église dans la solution du problème familial, en aidant les chrétiens à prendre conscience de la grandeur de leur vocation et des obligations qu'elle comporte.

L'Association du Mariage Chrétien est avant tout une œuvre spirituelle. C'est pourquoi sa base première est la prière. Elle tend à provoquer une sorte de concentration du dogme de la Communion des Saints en faveur de la rénovation de la famille chrétienne. Elle demande à tous ses membres une prière quotidienne et les convoque à une messe mensuelle dont l'intention spéciale est d'obtenir le relèvement moral et spirituel de la famille française.

Elle invite très spécialement les couvents et les personnes qui ont le sens et l'esprit de la réparation à se grouper dans *l'Union Réparatrice de Nazareth*, spécialement fondée pour multiplier les offrandes et les sacrifices propres à obtenir à la famille les grâces dont elle a besoin, et à réparer les fautes commises contre les lois fondamentales qui régissent la vocation familiale.

Pour fortifier les jeunes gens qui sont décidés à garder la pureté avant le mariage et à observer dans le mariage les règles de la morale conjugale, l'A. M. C. a fondé la *Ligue de Pureté*. Celle-ci cherche à entrer en étroite collaboration avec la *Milice angélique*, groupée autour de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et à faire ainsi participer ses membres aux nombreux avantages spirituels accordés par les Souverains Pontifes aux membres de la Milice angélique. La Ligue de pureté demande à ses adhérents un engagement spécial entre les mains de leur confesseur. Elle les invite à se faire les apôtres et les défenseurs de la pureté dans les milieux où ils sont appelés à vivre et à ne jamais craindre d'affirmer publiquement les raisons qui leur ont fait accepter les sacrifices exigés par la loi divine de la pureté.

L'Association du Mariage Chrétien est en même temps une œuvre d'enseignement et de propagande. Elle publie trois revues, respectivement destinées aux parents, aux jeunes gens et aux jeunes filles. La première est le « *Bulletin de l'A. M. C.* »; les deux autres portent le titre : « *Pour les Jeunes Gens* » et « *Pour les Jeunes Filles* » (1). Ces diverses revues traitent de toutes les questions intéressant la préparation au mariage, la perfection conjugale et l'éducation des enfants.

Elles sont à la fois destinées aux jeunes et à leurs éducateurs. Elles doivent apporter un aliment aux cercles d'études, créés dans les paroisses et dans les œuvres de jeunesse. L'Association préconise très spécialement la création de *Cercles d'Études pour les Parents*, en vue de les aider à étudier toutes les questions relatives à l'éducation des enfants et à la bonne entente des époux chrétiens.

A ces trois revues, *l'Association du Mariage Chrétien* ajoute la publication de volumes, de tracts et de brochures destinés à traiter les questions spéciales intéressant l'une ou l'autre catégorie du public français.

Fondée en 1918, *l'Association du Mariage Chrétien* a pris rapidement une grande extension. Elle est maintenant répandue dans la plupart des diocèses de France, et un certain nombre de curés et de directeurs d'œuvres en ont fondé des sections spéciales dans leur paroisse ou dans leurs établissements d'éducation. C'est d'ailleurs à la création de sections locales que vise surtout l'Association. Elle estime en effet qu'il convient de réunir et de grouper, sous la direction du clergé, tous les chrétiens qui ont le désir de se perfectionner pour mieux réaliser leur vocation chrétienne. Il s'agit donc, pour le clergé et pour l'Église, d'aider les fidèles à mettre en valeur les grâces du sacrement de mariage, si souvent méconnues.

L'Association, encouragée par un grand nombre d'évêques, est présidée par *Mgr Chaptal*, auxiliaire de Son Éminence le *Cardinal Dubois*, lui-même président d'honneur de l'œuvre. Elle compte parmi les membres de son bureau et les rédacteurs de ses bulletins les membres les plus éminents du clergé et des catholiques qui se sont spécialement consacrés à la défense de la famille.

Encore que l'Association se tienne sur le strict terrain de la

(1) Abonnement 5 fr. par an; 12 fr. pour les trois revues.

vie morale et spirituelle, elle n'est point indifférente aux questions d'ordre social et économique qui intéressent le sort de la famille moderne. Elle invite ses membres à s'inscrire dans les Associations familiales déjà existantes et à en fonder de nouvelles quand celles-ci n'existent pas. Les catholiques qui désirent s'intéresser au mouvement familial peuvent s'adresser à l'Association pour recevoir les directives nécessaires (1).

Ainsi *l'Association du Mariage Chrétien* cherche à devenir l'instrument pratique mis à la disposition de l'Église et des fidèles en vue d'aider au renouvellement moral et spirituel de la famille. Elle souhaite que ses membres deviennent les défenseurs de la famille sur le terrain social et qu'ainsi, par la double action de l'Église et de l'État, la famille française soit à la fois reconstituée et rechristianisée.

Abbé J. VIOLLET,
Secrétaire de l'A. M. C.

(1) Pour tous renseignements sur les Associations familiales s'adresser à *l'Association du Mariage Chrétien*, 86, rue de Gergovie; ou à la Fédération des *Associations familiales*, 92, rue du Moulin-Vert.

La crise de la foi chez les jeunes gens

La « Journée » des patronages des garçons du diocèse de Paris, dont la première réunion eut lieu le mercredi matin 22 octobre, sous la présidence de S. E. le cardinal Dubois, avait à son programme, cette année, une question capitale : « La crise de la foi chez les jeunes gens ».

Un premier rapport, présenté par M. l'abbé Collas, vicaire de Sainte-Marie des Fontenelles, avait pour objet l'étude du fait et de ses causes. D'après le rapporteur, cette langueur d'âme qui aboutit chez tant de jeunes gens au doute et à l'in-

crédulité coïncide généralement avec la crise d'adolescence. Il est rare qu'elle soit provoquée d'abord par l'inquiétude de l'esprit. Ce sont les passions qui, d'ordinaire, voulant secouer le joug qu'impose la foi, inclinent l'âme à douter. L'évolution peut être très lente, et il est souvent malaisé de déterminer le moment où apparaît le doute formel. Le malheur est qu'alors le jeune homme s'abstient souvent de confier au prêtre ses difficultés et, ne sachant pas discerner ce qui est simple suggestion de ce qui est consentement, s'éloigne peu à peu, par scrupule, de toute pratique religieuse. Le progrès du mal est d'ailleurs favorisé par toute une ambiance plus ou moins hostile à la foi : dans la famille règne une indifférence contagieuse ; l'enseignement de l'école s'efforce, sous couleur de neutralité, de détruire l'influence de la religion ; le milieu social, enfin, imprégné de paganisme, accorde aux passions sa puissante complicité. Par contre, l'action du prêtre, qui pourrait prévenir ou enrayer le mal, se trouve souvent entravée : le temps manque pour donner aux enfants l'instruction religieuse suffisante ; il semble aussi que les méthodes religieuses d'enseignement ne répondent plus aux exigences actuelles ; souvent le texte du catéchisme est aride, ses formules trop techniques ne sont pas comprises et disparaissent vite de la mémoire des enfants. Les catéchismes de persévérance ne remédient que faiblement au défaut de cette première initiation. L'attention du jeune homme, sollicité par le dehors, ne se fixe pas volontiers à la pensée de l'invisible, et son incurable frivolité lui ôte tout souci d'une vie intérieure. Le prêtre, cependant, tout en ne négligeant aucun des moyens humains qui puissent lui attirer l'estime et la confiance des jeunes gens, ne doit pas oublier que pour réagir contre cette apathie de l'âme les moyens surnaturels sont seuls vraiment efficaces : il faut qu'auprès de chaque œuvre une croisade de prières et de sacrifices féconde l'ingrat labeur humain.

La lecture de ce rapport donna lieu à des discussions intéressantes. Une question fut posée : Faut-il, dans les instructions aux fidèles, parler de la crise de la foi ? La réponse presque unanime fut que l'on devait signaler les dangers que court la foi chez les jeunes, mais sans insister trop sur ce côté négatif, afin de ne pas donner à croire que le mal est presque fatal. D'autre part, on fit remarquer au rapporteur que la crise intellectuelle entraînant au doute était un fait assez fréquent et par-

fois indépendant de la crise morale. L'enseignement primaire supérieur, notamment, favorise chez les jeunes gens l'illusion que la science a l'explication dernière du monde, et les rend plus rebelles à accepter un au-delà mystérieux. Le scientisme est pour un certain nombre l'écueil de la foi.

Dans la séance de l'après-midi, M. l'abbé Touzard rappela les conditions, d'ordre intellectuel et d'ordre volontaire, que suppose la vie de la foi chez le jeune homme et décrivit les diverses formes de son rayonnement. Le rapporteur avait surtout en vue la constitution d'une élite qui, dans chaque œuvre de jeunesse, est nécessaire pour en assurer le succès. Pour vivre de sa foi et pour la communiquer autour de lui, il faut qu'un adolescent soit sérieusement instruit des vérités fondamentales de sa religion : des conversations avec un prêtre, les instructions de la messe du dimanche, des lectures bien choisies, des cercles d'études, etc., contribueront à cette solide formation religieuse. On devra lui présenter les vérités dans leur enchaînement le plus rigoureux et le plus satisfaisant pour l'esprit. Mais aussi de façon à entraîner la pleine adhésion de la volonté, en montrant dans chaque dogme un principe de vie. Alors, les convictions qu'il aura ainsi acquises le rendront plus pieux, plus avide de s'approcher du sacrement de la foi, plus attaché à l'Église, désireux d'être un apôtre et un saint. Ce résultat doit être atteint chez une élite qui facilitera l'œuvre de préservation et de conquête que le prêtre se propose dans les patronages.

Mais que doit-on demander à ceux qui semblent le plus loin de cet idéal? Faut-il toujours exiger un minimum constant de pratique religieuse des jeunes gens qui fréquentent les patronages? Telle est la question que l'on adressa au rapporteur. Avec lui, la majorité de l'assistance sembla estimer qu'il fallait, sous ce rapport, être très tolérant. Si nous voulons faire œuvre de conquête — et nous le devons —, conservons le jeune homme défaillant, à condition toutefois que sa présence ne soit pas un objet de scandale.

J. D. M.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne)